

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

) L E (

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

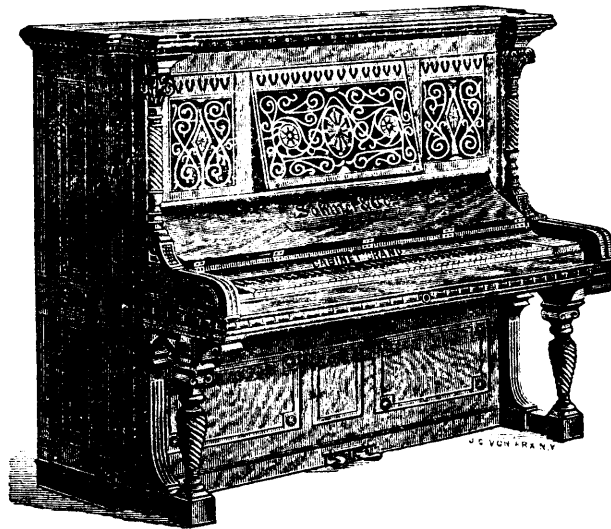
A. FILIATREAU, EDITEUR, BOITE P.O. 324, MONTREAL.

Vol. 1.

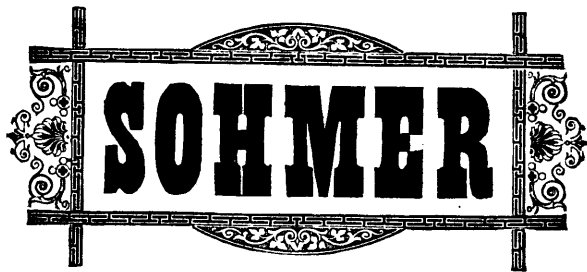
JUIN 1890.

No. 6.

Adoptés aux Couvents de VILLA MARIA, SACRÉ-CŒUR (Manhattanville),
 VILLA DE SALLIES (Long Island), Couvent de SOREL, de la
 Côte St. Paul, ACADEMIE St. PATRICE, Etc. Au
 COLLEGE DE MONTREAL, RIGAUD, Etc. Au CABINET
 DE LECTURE PAKOISSIAL I E MONTREAL.



Egalement adoptés aux principaux Théâtres, tels que : FIFTH AVENUE
 THEATRE, de New York, COMEDY THEATRE, PARK THEATRE,
 New Park THEATRE, au JARDIN D'HIVER, enfin dans
 tous les principaux THÉÂTRES et SALES DE
 CONCERT d'Amérique.



Adoptés aux Conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, Vogt's Conservatory,
 New-York College of Music, Etc., Etc.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que le PLANO SOHMER est le meilleur instrument du monde entier.

SEULS AGENTS

LAVIGNE & LAJOIE,

MARCHANDS DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE,

1657 RUE NOTRE-DAME, - - MONTREAL.

NOUVEAUTÉS MUSICALES.

MUSIQUE VOCALE

(AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.)

PLUS D'AMOUR, PLUS DE ROSES. Prince Gustave de Suède, - - -	30 cents.
VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS (Poésie de Victor Hugo) - -	40 "
DIS MOI, PETIT OISEAU, (Abt. - - - - - - - - -	35 "

VENANT DE PARAÎTRE

8 MÉLODIES

Musique de ERNEST LAVIGNE.

1.—L'ADIEU DU MATIN,—Poésie de ROCHE, - - - -	30 cents.
2.—LES HIRONDELLES,—Poésie de FLORIAN, - - - -	30 "
3.—JE T'AIMERAI, - - - - - - - - - - - - - -	25 "
4.—CHANSON D'AMOUR,—Poésie de VICTOR HUGO, - -	30 "
5.—LA FLEUR DU SOUVENIR, - - - - - - - - -	50 "
6.—LA FONTAINE AUX PLAINTES,—Poésie de EMILE DESCHAMPS.	25 "
7.—SUZETTE ET SUZON,—(Chansonnette)—VICTOR HUGO, -	25 "
8.—LE PETIT DOIGT DE LA MAMAN,—(Chansonnette pour les petits enfants.) - - - -	20 "

 **LES 8 REUNIES, Net - \$1.00.**

Expédié franco sur réception du prix marqué.

MUSIQUE DE PIANO

Les morceaux suivants ont été exécutés avec un immense succès par "La Bande de la Cité" au **PARC SOHMER.**

AUX TROIS SUISSES—Polka. BONNECHOPE, - - - - -	25 cents.
VERT GAZON—Mazurka. BACHMANN, - - - - -	50 "
LA PETITE BAVARDE, ELLENBERG, - - - - -	50 "

 **LES 3 RÉUNIS, Net - \$1.00**

EXPÉDIÉS FRANCO.

LAVIGNE & LAJOIE, Editeurs,
1657 rue Notre-Dame, - **MONTREAL.**



PABLO DE SARASATE

PUBLIÉ PAR
"LE CANADA ARTISTIQUE"
LIVRAISON DE JUIN, 1890.

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

VOL. 1

JUIN 1890

No. 6

SOMMAIRE

TEXTE : — Biographies : Sarasate — Publications nouvelles — Hors du Canada : Dante — La vie à deux — Poésie : La vieille fée — Bouade : Hypochondrie Municipale — Pour les dames : L'art à la maison, VI — L'art à la maison : Les objets religieux au salon — Un nouveau théâtre — Bluette : Plaisirs champêtres — Roman : Un mariage d'amour (*suite et fin*).

MUSIQUE : — Abandon, Romance ; Ferd. Gumbert — A toi mon cœur, Morceau de Salon ; A Jungmann.

PORTRAITS (hors texte) : — Pablo de Sarasate.

BOUADE

HYPOCONDRIE MUNICIPALE

Je ne sais pas si les messieurs sur qui pèse l'honorable tâche de veiller, avec un soin jaloux, à notre bonheur terrestre et au balayage de nos rues, ont éprouvé quelque irréparable perte. Je ne sais pas si l'hypochondrie s'est emparée de leur corps, et s'ils veulent nous faire porter le deuil d'une fade gaieté qui, jadis, a dû les animer. Mais quand je me remémore les funèbres mesures qu'ils ont adoptées depuis plusieurs lunes, nos échevins m'apparaissent, au travers d'un fuligineux brouillard, sous la forme de vieilles veuves voilées de crêpe, et je me crois autorisé à penser que leur moral est terriblement affecté par un événement regrettable.

La transformation de la métropole du Canada en nécropole semble être l'objectif des *pères de la cité*. La salle du conseil-de-ville est la place de Grève où sont exécutés, sans procès préalable, tous nos sujets de récréation.

Le nombre de ces derniers n'était pas considérable l'an passé. Eh bien ! ces mélancoliques conseillers ont trouvé le moyen de le réduire encore.

Une telle manière d'agir ne satisfait guère le peuple qui n'est pas composé de Romains antiques.

Toutes les premières culottes savent que cinq siècles environ avant Jésus-Christ, les édiles étaient chargés uniquement de veiller à ce que les plébéiens ne mourussent pas de faim, et qu'ils devaient aussi avoir l'œil à l'entretien des édifices publics. Mais il y a 2380 ans la civilisation étant peu raffinée, le peuple ne recherchait que la satisfaction de ses besoins réels. Plus

tard les braves gens contre lesquels Juvénal exerçait sa mordante critique, s'estimaient très heureux de manger leur croûton de pain sans le moindre soupçon de confiture de bluets. et leur bonheur était complet quand ils pouvaient obtenir un billet de faveur pour le cirque — *panem et circenses*. On commençait déjà alors à croire que le superflu était nécessaire. Seul Juvénal, — un caractère morose sans doute, — n'entendait pas de cette oreille-là. Il était convaincu que le peuple, une fois repu, devait être content de son sort.

Depuis ces temps reculés, le Progrès a ouvert à l'humanité des horizons nouveaux, ici tout aussi bien qu'à Rome ; et comme nous avons suivi le Progrès, à quelque distance près, nous n'avons jamais eu l'intention de confier l'administration de nos affaires civiles à quelques momies du temps de Marcius dit Coriolan, ressuscitées avec leurs idées respectables, mais trop poussiéreuses et démodées.

Certes, je suis certain que nos échevins ne sont pas des momies ; je consentirai même à croire que l'hypochondrie est pour eux une affection inconnue mais je soutiendrai *mordicus* qu'ils sont imbus de principes bien austères. Comment pourrait-il en être autrement, d'ailleurs, quand le czar de Montréal lui-même est tout prêt à répéter, après le saint homme Job : "Après tout, que faut-il pour vivre, sinon de l'eau et du pain ? Tout le reste est pour la volupté ?"

Du pain, presque tout le monde peut s'en procurer ; de l'eau, c'est plus difficile. Mais si ce genre de vie satisfaisait les contemporains des premiers dictateurs, si nos édiles l'aiment ; et si les animaux à l'engrais s'en contentent aujourd'hui, encore une fois il ne convient nullement aux Montréalais.

Nous n'aimons pas à nous ennuyer, et c'est cependant, hélas ! à peu près l'unique ressource qui nous restera dans un avenir prochain, quand l'œuvre de destruction sera tout à fait consommée. Alors nous ferons planter des cyprès et des saules pleureurs devant nos demeures, une ère d'embêtement

à pleurer s'ouvrira, et toutes les générations qui auront le malheur d'exister s'endormiront dans un abrutissement général.

Déjà nos rucs ont quelque chose de la solitude d'un cimetière. C'est à peine si l'on entend une fois par mois le son entraînant d'un orgue de Barbarie.

N'allez pas croire, ô lecteur, que cette musique à tour de bras possède le don de charmer mon ouïe. Je l'estime cependant pour son tonitruant éclat qui trouble avantageusement notre morne tranquillité.

Jadis les sons d'une excellente fanfare réveillaient bi-hebdomadairement l'âme des batraciens du marais Viger, et attiraient un assez grand nombre d'amateurs assez prodigues pour se payer un siège de dix cents. Aujourd'hui, bien qu'une bonne société instrumentale, l'*Harmonie*, ait succédé à la *Cité*, les mouchers seuls et les papillons nocturnes daignent pénétrer dans l'enceinte réservée. Il est facile de concevoir que les recettes en souffrent, que les musiciens s'en dégoûtent, et que bientôt, faute d'une subvention méritée, ces derniers ne troubleront plus l'éternel sommeil des grenouilles.

Reste le parc Sohmer où tout le monde se presse; le parc Sohmer où l'on entend de bonne musique, mais dont les dimensions ne sont pas en rapport avec le nombre de ses visiteurs, et qui doit son existence et sa prospérité uniquement à l'énergie de deux particuliers.

Peut-être quelque cervelle échevinale a-t-elle conçu le projet de nous retrancher cette distraction.

Je ne parlerai pas des théâtres, car je les apprécie à leur juste valeur, et je conclurai que, tous comptes faits, le peuple possède un seul endroit de récréation....

En ces temps d'agitations politiques nous ne sentons pas trop les dents pointues de l'ennui qui nous ronge; mais quand sera rétabli le calme plat, ho! alors, en vérité, frères, je vous le dis, si nos conseillers sévissent encore, heureux l'homme dont la solide mâchoire résistera aux accès de baillement.

LEON FAMELART.

Le célèbre violoniste, Hubert Léonard, professeur au conservatoire de Bruxelles pendant vingt ans, est mort à l'âge de soixante et onze ans à Paris.

Léonard était renommé comme un virtuose; en 1845, il joua, sur l'invitation du compositeur, un concerto de Mendelssohn à Berlin. Depuis qu'il s'était fixé à Paris, Léonard s'était donné à l'enseignement; il a fait un grand nombre d'élèves, dont plusieurs sont devenus célèbres, comme Marsick et Musin.

Selon les critiques de Londres, la voix de la Gerster a perdu toute son ancienne puissance, et les notes si riches de Trebelli se sont enfuies pour toujours.

AVIS AUX INTERESSES

Tous les jours nous recevons des productions plus ou moins fantastiques de cerveaux mal équilibrés qui désirent se faire imprimer, coûte que coûte. Nous admettons bien volontiers toutes les œuvres de valeur, dès qu'elles sont écrites en français. D'un autre côté, nos collaborateurs distingués, spécialement chargés du soin de trier dans le tas, n'ont pas le temps de renvoyer tous les manuscrits qui leur sont soumis. De là, des récriminations à n'en plus finir. Il est donc bien entendu que les manuscrits qui ne sont pas acceptables ne seront pas rendus à leurs auteurs.

Nos abonnés qui passent l'été à la campagne sont priés de nous envoyer leur adresse, et le journal leur sera expédié où ils iront.

Un retard imprévu dans l'envoi de la vignette de Sarasate obligera peut-être l'administration du CANADA ARTISTIQUE de retarder l'envoi du portrait de ce musicien au numéro de juillet, qui sera publié, sans faute, le 20 du mois prochain. Les deux portraits seront envoyés dans le numéro de juillet, à moins que nous ne le recevions demain, mercredi.

Sarah Bernhardt n'a pu faire sa tournée en France, et elle perdra par ce fait une importante somme. Quoique dans ces dernières années elle ait gagné des sommes énormes, elle est en ce moment absolument sans le sou. Et cela parce qu'elle a été toujours la grande détraquée, jetant l'argent par les fenêtres, se livrant à toutes les extravagances. Il est étonnant qu'aucun de ses admirateurs n'ait essayé de sauver quelque chose de sa fortune de cette horde de parasites qui vivent en la plumant. Elle est une grande artiste, et ses administrateurs auraient dû essayer de la sauver d'elle-même.

Mme. Sembrich, après avoir terminé son engagement au théâtre impérial de Saint-Petersbourg, est allée au théâtre Kroll, à Berlin, où elle obtient un immense succès.

L'opéra qui semble devoir être l'œuvre de la saison prochaine à Bruxelles est *Siegfried*, avec un ténor nouveau, Lafarge, qui vient de remporter un succès bien légitime à Rouen.

Mary Anderson s'est mariée le 17 courant, avec Navarro. On croit que ce mariage mettra fin à la carrière artistique de cette dame. Elle est riche personnellement, et son mari aussi, et, naturellement, elle ne voit pas la nécessité de continuer à travailler. Le public y perdra.

Le grand festival de l'Association Nationale des professeurs de musique des Etats Unis aura lieu à Détroit, dans la première semaine de juillet. Notre éminent compatriote, Calixa Lavallée, joue un rôle important dans cette société.

HORS DU CANADA

DANTE—LA VIE A DEUX

PARIS, le 15 juin 1890.

MON CHER DIRECTEUR,

J'ai à vous parler aujourd'hui de trois premières : *Dante*, opéra, à l'Opéra-Comique ; *La vie à deux* comédie, à l'Odéon ; *Le roman d'une conspiration*, drame, à l'Ambigu. De ces trois pièces, deux — la comédie et le drame — ont pleinement réussi ; l'opéra a eu tout au plus un succès d'estime.

La vie à deux est de deux auteurs dramatiques rompus au théâtre, et qui, joués déjà souvent, on, plusieurs fois triomphé. Dans leur nouvelle pièce MM. Charles de Courcy et H. Bocage ont prodigué l'esprit le plus fin et le plus drôle, et sont ainsi parvenus à amuser et à faire rire leurs auditeurs, et par suite, — car lorsqu'on a ri on est désarmé — ils ont gagné leurs juges et ont récolté de nombreux applaudissements.

Par leur esprit, les auteurs ont sauvé la légèreté de leur œuvre qui détonne un peu dans le cadre de l'Odéon, et qui aurait certainement été mieux à sa place sur un de nos théâtres de genre. Mais pourquoi serai-je plus sévère que le brillant public, qui n'avait pas craint de faire le lointain voyage jusqu'à l'Odéon ? On s'est amusé, franchement amusé ; et c'est chose si rare pour les habitués des premières, si difficiles et si blasés, qu'ils n'ont pas marchandé leur plaisir, et les auteurs en ont bénéficié. Je fais comme eux, et je félicite MM. Charles de Courcy et H. Bocage de *La vie à deux*, que je vais vous résumer.

Deux époux, M. Labrouchère et sa femme Lucienne, vivent dans un perpétuel désaccord. Leurs goûts, leurs idées, leurs habitudes sont en complète opposition, aussi passent-ils leur vie à échanger des propos aigres-doux et à se chamailler.

La situation devient intolérable, et les époux se décident à divorcer. Le divorce arrêté, en principe, ils deviennent pleins de gracieuseté l'un pour l'autre et Lucienne va jusqu'à chercher la femme qui prendra sa place. Aucune ne lui paraît ni assez douce, ni assez aimable, ni assez spirituelle pour faire le bonheur de son mari. Elle en trouve une enfin, et quand M. Labrouchère paraît résolu à contracter le mariage que Lucienne a elle-même préparé, la jalousie la mord au cœur, et elle veut défaire son ouvrage. Le dénouement prévu, inévitable, arrive, et les deux époux, convaincus qu'ils n'ont jamais cessé de s'aimer, font la paix ; paix qui sera certainement durable.

Sur cette trame, bien légère, vous le voyez, les auteurs, gens d'infiniment d'esprit, ont semé à profusion la bonne humeur, la gaieté, et des mots charmants.

L'interprétation est bien digne de l'Odéon. Réjane est une Lucienne tout-à-fait remarquable, d'une finesse, d'une grâce, et surtout d'une distinction sans pareilles. Dumény, qui fait Labrouchère, est un excellent partenaire de la charmante actrice.

Dante, opéra en quatre actes, paroles de M. Edouard Blau, musique de M. Benjamin Godard, n'a que médiocrement réussi, et n'ajoutera pas grand chose à la réputation de son auteur.

Dans *Dante* comme dans *Focelin*, M. Godard a prouvé qu'il était un musicien d'une profonde science, d'une grande habileté et de beaucoup de talent. Avec ces qualités, on peut faire des morceaux détachés de valeur, des symphonies remarquables ; mais pour une œuvre dramatique, il faut à ces qualités joindre le sentiment et l'inspiration, et c'est ce qui a manqué à M. Godard dans son œuvre nouvelle. Il est vrai que le poème est d'une ingratitude désespérante, ne pouvant nullement inspirer le musicien, et il est vraiment étonnant qu'il en ait tiré même un tel parti. C'est, me direz-vous, plaider les circonstances atténuantes en faveur de M. Godard. Cela est vrai ; mais c'est si triste de constater l'insuccès d'une œuvre lyrique, qu'on est toujours heureux de pouvoir y trouver un semblant d'explication.

Au lever du rideau on est à Florence, où Guelfes et Gibelins vont en venir aux mains, malgré le Dante qui essaie de les calmer. Arrive Bardi, l'ami du poète, qui lui annonce son prochain mariage avec la belle Béatrix Portinari. Cette nouvelle porte le désespoir dans l'âme du poète, car Béatrix, c'est son inspiratrice, celle qu'il aime et dont il est aimé. Dante est acclamé par le peuple Prieur de Florence.

Mais cette dignité qui vient d'être conférée à Dante, et surtout la découverte que Béatrix aime le poète, enflamment la jalousie de Bardi et le rendent furieux. Il surprend les deux amants faisant des rêves de bonheur, et menace de tuer le Dante si Béatrix ne renonce pas à lui et ne se retire dans un couvent. Béatrix jure d'aller s'y renfermer. Puis les Guelfes et les Gibelins condamnent Dante à l'exil, et lui font des adieux ironiques.

Nous retrouvons Dante au tombeau de Virgile, à qui il vient demander le repos. Il s'endort, et nous assistons à son rêve, qui n'est autre que la *Divine Comédie*. Et comme les dimensions du théâtre ne permettraient pas d'y déployer la mise en scène si nécessaire pour représenter ce rêve, on l'a remplacé par une symphonie.

A son réveil Dante trouve auprès de lui Bardi repentant, qui lui offre de le conduire au couvent où languit Béatrix. On y arrive, et bientôt après,

Béatrix, épuisée par la douleur, meurt dans les bras du Dante.

Les morceaux les plus remarquables sont : Une très jolie phrase au moment où Dante essaie de calmer les Guelfes et les Gibelins ; puis à la fin du premier acte un chœur de grande allure. Au second acte se détache la véritable page d'amour chaude, vibrante, qui va parcourir l'œuvre en personnifiant les amours de Dante et Béatrix. Dans la symphonie représentant le rêve, le tourbillon infernal est supérieurement traité et en est la meilleure page. Enfin, au dernier acte, au couvent, l'auteur a, trouvé des accents de tendresse et d'amour dans le quatuor entre Dante, Bardi, Béatrix et Gemma, et surtout dans le duo entre Dante et Béatrix, d'une intense poésie, tout rayonnant d'espérance du bonheur futur.

Melle. Simounet est une charmante Béatrix, qui donne tout l'éclat possible à ce rôle effacé. Dante est un personnage bien lourd à porter ; M. Gibert n'a pas été capable de rendre cette grande figure avec l'ampleur nécessaire ; sa voix seule a été suffisante.

Ce qui a été au-dessus de tout éloge, c'est le merveilleux orchestre, si magistralement dirigé par M. Danbé.

Le Roman d'une Conspiration, drame en quatre actes de MM. H. Fouquier et F. Casier, est la mise en action d'une de ces nombreuses conspirations dirigées contre Napoléon I.

Un prêtre assermenté, l'abbé Georget, Pierre de Rochereuil, fils d'une victime de Napoléon, le colonel Roland, sont les principaux acteurs de la conspiration. Ils sont activement surveillés par la police impériale, mais ils ont pour eux la complicité de Fouché. Le roman d'amour, qui se joint toujours à toute conspiration, est fourni par l'attachement de Pierre pour une jeune fille, recueillie par sa mère, Juliette Le François.

La conspiration, cela va sans dire, échoue ; Pierre, chargé d'enlever l'empereur, renonce à cette œuvre de haine, en trouvant près de Leipsik le monarque qu'il doit frapper. L'empereur est vaincu ; dès lors il est sacré : car vaincu, il reste le seul homme qui puisse défendre la patrie menacée.

Pierre, revenu en France, apprend que celle qu'il aime si ardemment est devenue l'épouse de son propre frère. Désespéré, il va se livrer à la commission militaire, qui ne peut faire autrement que de le condamner à mort. Et Pierre meurt après avoir reçu la bénédiction de son ami, l'abbé Georget.

Ce drame a intéressé, ému en plusieurs endroits ; il est toujours d'un style élégant, d'une allure distin-

guée, et il a été applaudi. Deux décors ont été très remarquables : une cour d'auberge au troisième acte, et un bout de campagne, le soir, aux environs de Leipsik ; c'est d'une grande beauté.

J'ai eu la bonne fortune, dont je ne vous avais pas encore parlé, de me rencontrer dans un des salons les plus hospitaliers et les plus littéraires du faubourg St. Germain, chez M. Loudun, avec votre éminent compatriote, Mgr. Labelle. J'avais beaucoup entendu parler de lui par les français, qui le suivirent, il y a quelques années, au Canada. Je connaissais donc sa foi profonde, son patriotisme ardent, son dévouement de tous les instants à sa belle œuvre de la colonisation qui, tout en avançant chaque jour davantage à limite de la civilisation, fait progresser par elle-même la race française dans l'Amérique du Nord. Mais je n'avais pas vu l'homme qui a accompli tant de merveilles, et j'ai été on ne peut plus heureux de me trouver avec lui.

Il m'a dès l'abord complètement séduit, comme il a séduit ici tous ceux avec lesquels il a été en rapport. Pendant tout son séjour dans notre immense ville, on s'est disputé sa présence dans les meilleures maisons. Sa rondeur, sa bonhomie, sa finesse, son parler si français, la grandeur de son œuvre, sa vie si militante et si méritante ont longuement occupé Paris. Et certes, ce n'est pas peu de chose dans une ville si vite oublieuse et si blasée sur les grands hommes. Pour avoir fait une pareille impression, il faut que votre curé soit une personnalité bien remarquable ; vous devez donc être très fiers de la marque profonde qu'il a laissée parmi nous.

MARCEL B.

POESIE

LA VIEILLE FEE

I

Un jour de printemps, une vieille dame
Se noyait au fond d'un ruisseau peu clair ;
Un beau jeuneau, laquais d'un vidame,
Passait, et, levant ses deux bras en l'air :
" Cette femme-là me semble jolie ;
Et je sais, pardieu ! quel est mon devoir ! "
Il nagea vers elle... O mélancolie !
Il lui fut donné d'êtreindre et de voir
Une laideron claudicante et louche,
Et bossue, ayant cent ans bien sonnés,
Trois cheveux au front, trois dents à la bouche
Et quatre ou cinq poils moisiss dans le nez !
Le beau jeuneau fit un brin de moue.
" Merci, mon sauveur ! Merci !... Sois béni ! "
Et la laideron lui baisa la joue,
Car le dévouement est toujours puni.

II

Or, cette baigneuse antique et difforme
— Et ceci, lecteur, point ne vous surprend —

Était une fée ayant — faute énorme !
Laisé sa baguette au bord du torrent.
Du reste, elle avait de bonnes manières,
Sachant son Perrault sur le bout des doigts :
Elle dit, avec deux pleurs aux paupières
Et des trémoli corrects dans la voix :
" Je veux te donner une récompense,
Mon jeune sauveur ! Que désires-tu ? "
Le petit manant fut, comme on le pense,
Fort embarrassé par cet impromptu.
Il chercha longtemps, non sans raison, dame ! ...
Puis, pour éprouver d'abord son pouvoir,
Il dit sans façon : " Hé ! pardieu, madame !
Je veux avant tout ne pas vous revoir ! "

III

Crac ! s'escamota la vieille en l'espace,
Comme une muscade en un gobelet,
Le petit maraud resta tête basse...
" Hé ! rappelle-t-il... deux mots, s'il vous plaît ! "
Puis, sortant sa toque et ne riant mie,
Saisi de respect, il dit humblement :
" Aimez-vous les fleurs, vénérable amie ?
Voici des lilas d'un parfum charmant...
Vous racontiez donc ?... " Très peu formaliste,
Reparut la fée au bout du valloin.
" Madame, entre nous, vous dresser la liste
De tous mes souhaits, serait bien trop long !
Puis j'en oublierai ... et je me méfie ! ...
Voici donc à quoi je suis décidé :
Que, dorénavant, tout ce que j'envie,
Immédiatement me soit accordé !

IV

" Ça va-t-il ? — Ça va. — Topons donc ensemble ! "
Quand elle eut topé, le gars jovial
Se tâta les flancs, puis dit : " Il me semble
Que j'ai faim ... Je veux un festin royal ! "
Alors, devant lui, des arbres passèrent
Tour à tour, pareils à des laquais verts,
Et, de leurs grands bras moussus, proposèrent
Pêches, pommes, noix et cent fruits divers.
Des vols d'ortolans, heurtant des branchettes,
S'enflaient tout seuls, et l'ardent soleil
En faisait, là-haut, d'énormes brochettes,
Comme un cuisinier au menton vermeil ;
Tandis que des fleurs sveltes, blanches, fines,
Venant des jardins les plus renommés,
Passaient comme un rang de coupes divines,
Pleines jusqu'aux bords de vins parfumés !

V

" Bravo ! le service est fait à merveille ! "
Dit l'ancien laquais. Il prit, sans façon,
Viandes sur les plats, fruits dans la corbeille ...
Mais il lui sembla qu'il mangeait du son !
" La plaisanterie est un peu risquée !
Grogna-t-il d'un ton que l'humeur aigrît.
Vous me payerez ça, ma vieille toquée ! ...
Mais manger n'est rien pour un bel esprit ;
Tâtons d'autre chose !... " Et voyant les nues
Sillonner les cieux d'éclairs menaçants,
Puis, sentant la bise aux langues menues
Qui lui mordillait le dos en tout sens.
Le manant fit halte au pied d'un arbuste,
Et, d'un ton hautain de corrégidor,
" Je veux, cria-t-il en cambrant son buste,
Un palais de marbre et des habits d'or ! "

VI

Aussitôt les troncs lui font des portiques,
Les roches lui font des murs de lapis ;

Des moutons, avec des bonds fantastiques,
Sortent de leurs peaux et font des tapis ;
Chênes et poiriers se fendent, se scient,
Se rabotent seuls, et font promptement
Sous ses yeux béants et qui s'extasient,
Fauteuils et bahuts d'un style charmant ;
Les nuages blonds, ainsi que des fresques,
S'en vont sur les toits, d'un vol solennel,
Et font des plafonds remplis d'arabesques,
Qu'un moineau du bec signe : Cabanel !
Tandis qu'escortés de gongs et de fifres,
Mille vers à soie arrivent, portant
Des habits pompeux, brodés à ses chiffres,
Et tout rehaussés d'un or éclatant.

VII

" L'architecte est bon, le tailleur est rare !
Dit le jeune homme ravi. Contempons
Toute cette soie et tout ce carrare ! "
Mais il dû bientôt tourner les talons ;
Tout cela portait une odeur très faïle.
" Madame ! fit-il, le cœur soulevé,
Je ne prends nul goût à cette bravade !
Et tout ce parfum de singe crevé,
S'il n'a pas pour but de me faire entendre
Que vous êtes morte, est de mauvais ton ! "
Ayant achevé ce discours peu tendre,
Il reprit ses vieux habits de coton.
" A bas les châteaux ! Restons pauvre hère !
Les plus beaux palais s'écroulent un jour.
De jolis minois, voilà mon affaire ! "
Lança-t-il, les yeux allumés d'amour.

VIII

Et de toutes parts, folles avalanches,
S'écroulent du ciel innombrablement,
Des bustes roses, des épaules blanches
Dans un tourbillon d'éblouissement.
Tout s'en couvre, bois, collines et plaines ;
On voit des côteaux pleins d'yeux azurés
Et le vent du ciel aux tendres haleïnes
Agite des mers de cheveux dorés.
Et des chants d'amour gonflent ces poitrines,
Ces fronts purs et beaux penchent de langueur.
Et, comme un concert de fleurs purpurines,
Les bouches, tout bas, murmurent en chœur,
Tandis que le soir égrène des gouttes
De tendre rosée au pied des jasmins :
" O gentil laquais, nous t'adorons toutes
Et voulons mourir en baisant tes mains ! "

IX

Il leur répondit : " Faites donc, mesdames ! "
Puis, très généreux, leur tendit les doigts,
Mais il lui sembla que toutes ces femmes
Posaient sur ses mains des lèvres de bois !
Il se dirigea vers les plus jolies
Et mit sur leur joue un baiser glouton
" Hein ! s'écria-t-il, encor des folies ! "
Voilà que sa bouche était en carton !
" Pour le coup, c'est trop ! " lança-t-il, stupide.
Et plus malheureux qu'un galérien.
Quoi, trouver tout fade, et tout insipide ?
Ne goûter jamais de plaisir à rien ? ...
Que faire ? ... Il partit, la tête branlante
Vers le vieux torrent qu'il oyait gronder,
Espérant du moins — chose consolante —
Goûter quelque charme à se suicider.

X

Mais, sur le rivage, il trouva la fée.
" Ah ! c'est vous ! " dit-il en rétrogradant,

Mais, la vieille, avec sa face truffée,
Éclata de rire en le regardant.
" Redeviens laquais ! dit-elle, imbécile !
Je reprends le don fait en ta faveur.
Sache que plus l'arbre est d'abord facile,
Moins le fruit qu'il porte a de la saveur.
Sot ! tu crois trouver quelque attrait aux choses
Que tu fais venir, d'un geste, en bâillant ! ...
Pour apprécier le parfum des roses,
Il faut que la main saigne en les cueillant.
Adieu ! Tâche donc que l'hiver t'affame,
Pour que ton pain noir soit exquis, l'été ;
Et baise les doigts rougeauds de ta femme :
Ils te seront doux s'ils t'ont soufflé ! "

JEAN RAMEAU.

BIOGRAPHIES

SARASATE

Pablo Martin Meliton Sarasate y Navascues naquit, le 16 mars 1846, à Pampelune, Espagne, et, comme chez tous les grands musiciens, son talent se révéla dès son bas âge. Après avoir reçu une éducation solide, il entra au Conservatoire National de Paris, en 1856, où il obtint le prix de violon. Il étudia en même temps l'harmonie et le contrepoint ; cependant il a toujours préféré paraître en public. Il trouvait une sorte de fascination dans les applaudissements du public, et certes on ne les lui a pas ménagés. En quelques années le nom de Sarasate est devenu familier dans tous les grands centres de l'Europe. Le grand artiste est l'un des plus connus et des mieux appréciés dans toutes les parties de la France. Il a voyagé dans presque tous les pays du monde. Il a paru pour la première fois à Londres en 1876, et depuis cette époque sa réputation n'a fait que grandir.

Sarasate s'est particulièrement livré à l'étude des œuvres des grands maîtres, et son style est brillant. Il connaît toutes les compositions de Beethoven, Spohr, Mendelssohn, Bruch, Lalo, Saint-Saëns, et son répertoire est abondant et varié. Il a aussi publié quelques compositions, mais son plus grand titre de gloire est son habileté comme virtuose.

Le père de Sarasate était chef de la musique d'un régiment au garnison à Pampelune, et plaça son fils, dès sa plus tendre enfance, sous les soins de Manuel Rodriguez, un professeur de violon de Madrid. La reine Isabelle, qui avait remarqué les dispositions du jeune homme, l'envoya à Paris, aux frais de la Couronne. Au Conservatoire il devint l'élève d'Alvard, et encore enfant il fut engagé soliste, et d'après le conseil d'Auber, il fit une tournée de concerts dans la province. Il attira l'attention de Rossini, qui lui donna sa photographie avec l'inscription suivante : " A Sarasate, un géant, dont la modestie double le talent." En effet, c'est l'un des traits caractéristiques de ce grand artiste. Il est aussi nerveux et

irritable, comme toutes les personnes, d'ailleurs, qui possèdent le vrai génie artistique.

Sarasate a tellement voyagé que son nom et sa réputation sont connus dans tout le monde civilisé. Il a joué dans tous les pays d'Europe, depuis la Norvège jusqu'au Portugal. Il a visité les deux Amériques, et les Espagnols le considèrent comme une de leurs gloires nationales.

Les compositeurs que Sarasate préfère sont Max Bruch, Saint-Saëns, Lalo, et le Dr. Mackenzie. Au festival de Birmingham en 1885, il a joué, avec grand succès, un concerto spécialement composé pour lui par ce dernier, et depuis ce temps-là il a joué le même concerto fréquemment — de fait, il est dans son répertoire. Au cours de sa dernière visite aux États-Unis, Sarasate a joué avec succès la sonate de Mackenzie, intitulée " Pibroch." Cette sonate est écrite pour violon et orchestre, et, au dire des connaisseurs, c'est une délicieuse composition, admirablement adaptée au style gracieux de Sarasate, — elle a été écrite pour lui, d'ailleurs — et l'orchestration en est fouillée.

Les grands violonistes sont rares aujourd'hui. Plusieurs de ceux qui sont devenus célèbres sont morts récemment, ou ne paraissent plus en public. Il ne faut pas remonter bien haut pour rappeler les noms de Tortini et Paganini ; et ceux de Ernst, Ole Bull, Sivioli, Vieuxtemps, Wieniawski sont encore dans notre mémoire ; cependant la génération qui pousse ne les aura pas connus. On n'entend plus parler de Wilhelmj ; et qu'est devenu Sauret, qui promettait tant il n'y a encore que peu d'années ? Il est vrai de dire que de bons violonistes et des solistes de mérite existent dans toutes les villes du monde, pour ainsi dire ; mais combien peu ont réussi à amener le monde entier à leurs pieds ! Eh bien, Sarasate est de ce nombre. Son nom brille dans les sphères les plus élevées de la vie artistique, et il a eu soin d'aller montrer son génie au loin.

Joachim est certes l'un des plus grands artistes connus, mais il persiste à rester en Allemagne. Sarasate, au contraire, va partout, se fait entendre sur toutes les scènes ; aussi est-il connu et apprécié.

Des négociations ont été entamées l'hiver dernier, au mois de janvier, pour faire venir Sarasate à Montréal avec d'Albert, le pianiste éminent, dont nous publierons la biographie sous peu. Ces négociations n'ont pas abouti, et nous avons été privés du plaisir d'entendre deux des plus grands artistes du monde. Tant pis ! Espérons qu'à son prochain voyage en Amérique, Sarasate daignera nous rendre une visite, et espérons en même temps que nos *dilettante* iront l'entendre.

— LE —

Canada Artistique

1657 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Boite 324, B. P.

COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legendre, N. Faucher de Saint-Maurice, Gabriel Marchand, Calixa Lavallée, Dr. Tancred Trudel, Ernest Lavigne, M. Vidal. Secrétaire de la rédaction, A. Filintrault

POUR LES DAMES**L'ART A LA MAISON**

Je n'ai pu consacrer, l'autre jour, que deux lignes de *post scriptum* en réponse aux observations de M. l'abbé Baillaigé sur ma manière d'entendre la décoration de nos salons.

Malgré la différence d'opinion qui semble exister entre nous sur la question, je suis bien convaincu que mon respectable interlocuteur n'attribue point à du mépris pour les choses saintes l'avis que j'ai exprimé relativement à la place qu'elles doivent occuper dans la maison.

Non, il comprend, au contraire, que c'est par respect pour elles que je ne désire point les voir s'étaler dans les endroits où l'on se recueille le moins.

Si les christs ou les madones avaient pour effet de bannir de nos salons tout ce qui sent trop les choses du siècle, à la bonne heure ; mais quel est le "sacré-cœur" ou la "sainte face" qui ait encore pu proscrire des salons les conversations légères et les chansons lestes ?

Ils en ont été trop souvent profanés, voilà tout.

Mais le respectable abbé va plus loin : —

"M. Fréchette, dit-il, fait exception pour une vierge de Raphaël ou un crucifix de Benvenuto Cellini, sous prétexte qu'ils sont là non comme images édifiantes mais purement et simplement comme chefs-d'œuvre à admirer. Si une madone passable ne peut trouver place dans un salon à cause des danses mauvaises ou des chansons inconvenantes, une vierge de Raphaël n'y peut pas rester non plus, car pour être de Raphaël elle ne cesse pas d'être la Vierge, et mérite non moins d'égard à ce point de vue que toute autre Vierge."

M. l'abbé se calomnie, il sait mieux ce que c'est que l'art.

Je suis bien sûr qu'il n'a jamais fait le signe de la croix devant les grands tableaux religieux du Louvre, pas plus qu'il ne s'est scandalisé devant les nudités du Vatican.

Quand il passe, dans une chapelle, devant une

Mater dolorosa, il s'incline religieusement ; en fait-il autant devant celles qu'il aperçoit à la vitrine d'un marchand d'ornements d'église ?

Qu'il aille dans l'atelier d'un sculpteur, il y verra des crucifix jetés là pêle-mêle dans le désordre et la poussière, accolés à n'importe quoi. En sera-t-il scandalisé ? Non.

Pourquoi, puisque, suivant lui, une image sainte est toujours une image sainte, n'importe où elle se trouve ?

Pourquoi ? C'est que M. l'abbé, comme les autres sait fort bien qu'un objet de piété peut perdre entièrement son caractère religieux, grâce aux circonstances et au milieu dans lequel il se trouve.

En art, la chose représentée peut flatter plus ou moins le goût des personnes, mais elle ne prime jamais la manière dont elle est exécutée.

La *Cruche cassée* de Greuze vaut bien des centaines de madones mal faites ; et en face de la *Tête du Christ* et de la *Maîtresse* du Titien, personne ne s'imaginera que la distance infinie qui sépare les deux sujets doive régler le prix respectif des deux tableaux.

Si j'expose dans mon salon un crucifix qui n'a aucune valeur artistique spéciale, il sera là comme objet de piété. A quel autre titre voudrait-on qu'il y fût ?

Mais si ce crucifix est coté haut à cause de son antiquité ou de son origine, alors il n'est plus là comme objet édifiant, mais simplement pour y être admiré comme œuvre d'art ou pièce curieuse.

Il faut donc toujours distinguer entre le respect dû à la chose sainte, et l'admiration qui doit s'attacher aux œuvres du génie humain.

En parlant de ma série d'articles sur *l'Art à la maison*, quelqu'un disait l'autre jour :

— Bah ! qu'en sait-il là-dessus de plus que les autres ?

Ce monsieur avait tort.

Pourquoi ne saurais-je là-dessus rien de plus que les autres, si j'ai étudié la question plus que les autres ?

Quand un homme sensé veut écrire sur un certain sujet, il commence par se renseigner de son mieux ; il fait appel à son expérience ; il a recours aux maîtres, feuillette les traités, consulte les critiques ; il réunit et classe ses matériaux ; et, quand il a tout bien médité, tout bien pesé et bien mûri, il prend la plume et fait la somme de ce qu'il a recueilli, servant ce qu'il a trié sur le volet, en posant la synthèse de l'ensemble devant son lecteur.

Dans ces conditions-là, ne doit-il pas nécessaire-

ment en savoir plus long que ceux qui n'auront point passé par les mêmes opérations ?

C'est comme pour apprendre à lire, pardieu ! Il faut commencer par étudier.

Entendons-nous bien, cependant : entre en savoir un peu plus long que le premier venu sur un certain sujet, et avoir le droit de poser à l'infailibilité, il y a loin.

Aussi — je l'ai dit, je crois, dès le commencement — je ne dogmatise pas ; je ne lance point de décrets *ex cathedra*.

J'invite seulement mes lecteurs à réfléchir avec moi, à envisager les choses au point de vue logique, à chercher de quel côté se trouve le bon sens, et à s'y ranger.

Il est facile de constater si je me trompe.

Ce qui est beau ne peut être absurde, et ce qui est absurde ne sera jamais beau.

Ainsi j'ai connu une dame qui se trouvait en possession d'un pot à tabac magnifique, en métal repoussé.

Parce qu'elle le trouvait beau, elle le mettait dans son salon, — comme si un salon pouvait être sous n'importe quel prétexte la place d'un pot à tabac.

On met les pots à tabac — qu'ils soient en métal repoussé ou en tout autre matière — dans le fumoir. Il me semble que c'est élémentaire.

Que diable, il en est d'autres pots ou vases qu'on ne mettrait jamais dans un salon, fussent-ils en or massif !

Voyons, si cette personne eût réfléchi, eût-elle commis cette ridicule incongruité, qui amenait le sourire sur les lèvres de tous ceux qui entraient chez elle ?

Cette même dame, qui par parenthèse se targuait d'un jugement sans pareil — avez-vous remarqué que ceux qui parlent à tout propos de leur jugement sont précisément ceux qui font les plus grosses et les plus nombreuses sottises ? — cette même dame, dis-je, ne se contentait pas de toujours tenir ses meubles précieusement couverts, elle poussait l'esprit de précaution contre ses visiteurs jusqu'à mettre des anti-macassars par-dessus les housses.

Housses pour protéger les meubles, anti-macassars pour protéger les housses.

Il ne manquait plus qu'une invention quelconque pour protéger les anti-macassars !

Eût-elle commis cette autre ineptie, si, au lieu de tant parler de son jugement, elle eût fait appel à la somme de simple bon sens qu'on trouve dans les cerveaux les plus médiocrement doués ?

A propos de housses aux meubles de salon, on en fait un abus déplorable dans ce pays.

Quant à avoir ses meubles emmaillotés dans de la toile d'un bout de l'année à l'autre, il est parfaitement inutile d'avoir de l'étoffe dispendieuse en dessous.

On n'a qu'à s'acheter des meubles garnis tout simplement en toile ; cela coûte moins cher que le satin ou la peluche de soie.

Les meubles de salon sont pour le salon, et le salon est pour les visiteurs ; donc les meubles de salon sont pour les visiteurs ; il ne sont pas faits pour être mi dans un reposoir le jour de la Fête-Dieu.

Et qu'on ne s'imagine pas que les housses protègent les meubles contre l'usure !

Au contraire.

Que quelqu'un s'assoie sur un canapé nu, il n'utilisera que la partie directement en contact avec sa personne ; tandis que si le canapé est recouvert d'une housse, tirillée plus ou moins, et souvent beaucoup plus rude que les vêtements du visiteur, cette housse le déplacera, glissera sur l'étoffe, et utilisera un peu partout.

En somme, on ne doit mettre de housses à ses meubles que durant le grand nettoyage de l'automne et du printemps, quand des travaux de réparation s'exécutent à l'intérieur, qu'on part pour la campagne, ou qu'on s'absente de chez soi pour un intervalle quelconque.

Dès qu'on est exposé à recevoir des visites, jamais de housses !

Continuons nos réflexions, — toujours inspirées par la même dame.

Un piano est-il un instrument de musique ou une étagère ?

Si c'est un instrument de musique, il doit être débarrassé de tout ce qui peut en altérer la sonorité.

Est-il logique alors de le garnir, comme un manteau de cheminée, de pendules, de candélabres, de pots de fleurs, de statuettes ou autres bibelots ?

C'est d'autant moins logique que ce piano doit s'ouvrir, lorsque le nombre de personnes présentes — à cause de leurs vêtements — affecte l'intensité des vibrations atmosphériques.

N'éalez donc rien sur votre piano, Mesdames. Vous pouvez, si vous le voulez — avec vos jolis doigts de fée — transformer en gracieux ornement la couverture de velours qui doit protéger l'instrument contre l'humidité ou la sécheresse, mais c'est tout.

Cette couverture même doit s'enlever, sitôt que quelqu'un se met au clavier.

Cette habitude de se servir d'un piano comme d'une tablette à étalage est presque générale dans le pays ; et cependant rien n'est plus contraire aux règles de *l'Art à la maison*.

ABANDON!

Paroles de Louis Jorez.

Musique de Ferd. Gumbert.

Andantino.

CHANT.

PIANO. *mf*



Quoi tu vou - drais cru - el - le de moi te se - pa -



rer mon pau - vre cœur fi - dè - le tu veux le dé - chi -



cresc.

rer? Vois ma dou - leur mor - tel - le, ah! dis - moi d'es - pé -

cresc.

Poco moderato.

rer, Non ton âme en - - - dur - ci - - - e

legato

cresc.

a par - - ju - ré sa foi, tu vas bri - ser ma

cresc.

ritard.

vi - - e tout est fi - ni pour moi!

ritard.

50

mf

Aux a - mours é - - ter - nei - les in -

p

sen - sè, Je cro - yais, tes ser - ments ont des

af - les, ils ont fui pour ja - mais! Vois

cresc.

mes pei - nes cru - el - les, que fai - re dé - sor -

cresc.

mais! Car ton âme en - dur - ei - e

Poco moderato.

legato.

a par - ju - ré sa foi tu vas bri - ser ma

cresc.

cresc.

vi - e Hé - las! pi - tié pour moi!

ritard.

ritard.

A TOI MON COEUR

Albert Jungmann

Moderato.

The first system of musical notation consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has one flat (B-flat) and the time signature is 3/4. The music begins with a dynamic marking of *mf* (mezzo-forte). The right hand plays a series of eighth notes with a slur, while the left hand provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

The second system continues the piece. It features a dynamic marking of *cresc.* (crescendo). The right hand has a long melodic line with a slur, and the left hand continues with a steady accompaniment. The tempo remains *Moderato*.

The third system shows further development of the melody. The right hand's line is more active, with many sixteenth notes. The left hand accompaniment remains consistent in style. The tempo is still *Moderato*.

The fourth system introduces a change in tempo and dynamics. The tempo marking is *in Tempo.* and the dynamic marking is *sfz* (sforzando). There is a *riten.* (ritardando) marking. The right hand has a more rhythmic, accented melody, and the left hand has a more active accompaniment with chords. The tempo then returns to *Moderato* with a dynamic marking of *mf*.

The fifth system concludes the piece. It features a dynamic marking of *cresc.* (crescendo). The right hand has a melodic line with a slur, and the left hand has a rhythmic accompaniment with chords. The tempo remains *Moderato*.

First system of a musical score, consisting of two staves (treble and bass clef). The music features a complex melodic line in the treble staff and a more rhythmic accompaniment in the bass staff. The key signature has one flat (B-flat).

Second system of the musical score. It continues the melodic and accompanimental lines. Dynamic markings include *sfz* (sforzando) and *riten.* (ritardando) in the latter part of the system.

Third system of the musical score. The tempo is marked *piu mosso.* (more motion). Dynamic markings include *p* (piano), *mf* (mezzo-forte), and *cresc.* (crescendo).

Fourth system of the musical score. The tempo is marked *in Tempo.* Dynamic markings include *dolce.* (dolce) and *p* (piano).

Fifth system of the musical score. The tempo is marked *piu mosso.* Dynamic markings include *f* (forte), *sfz* (sforzando), and *rit.* (ritardando).

Tempo.
piu mosso. *cresc.* *dolce.*

Musical score system 1, featuring a treble and bass clef. The treble clef contains a melodic line with various ornaments and slurs. The bass clef contains a supporting line with chords and single notes. The key signature has one flat (B-flat). The tempo is marked 'Tempo.' and 'piu mosso.' with dynamic markings 'cresc.' and 'dolce.'

piu mosso.
p *f* *f*

Musical score system 2, continuing the piece. The treble clef has a melodic line with slurs and accents. The bass clef has a supporting line with chords. The key signature has one flat. The tempo is marked 'piu mosso.' and dynamics include 'p' and 'f'.

Tempo.
f rit. *mf*

Musical score system 3, continuing the piece. The treble clef has a melodic line with slurs and accents. The bass clef has a supporting line with chords. The key signature has one flat. The tempo is marked 'Tempo.' and dynamics include 'f rit.' and 'mf'.

cresc. et accel. *dim. e riten.* *p*

Musical score system 4, continuing the piece. The treble clef has a melodic line with slurs and accents. The bass clef has a supporting line with chords. The key signature has one flat. Dynamics include 'cresc. et accel.', 'dim. e riten.', and 'p'.

in Tempo.

Musical score system 5, continuing the piece. The treble clef has a melodic line with slurs and accents. The bass clef has a supporting line with chords. The key signature has one flat. The tempo is marked 'in Tempo.'

dim. *mf*

Musical score system 6, continuing the piece. The treble clef has a melodic line with slurs and accents. The bass clef has a supporting line with chords. The key signature has one flat. Dynamics include 'dim.' and 'mf'.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble staff contains a melodic line with various intervals and accidentals, while the bass staff provides harmonic support with chords and moving lines. A dynamic marking *v* is present in the first measure of the treble staff.

Second system of musical notation, continuing the piece. The treble staff shows a melodic line with a crescendo leading to a dynamic marking *f* in the final measure. The bass staff continues with harmonic accompaniment.

Third system of musical notation, beginning with the tempo marking **Andante.** The treble staff starts with a melodic line and a dynamic marking *p*. The bass staff includes a dynamic marking *riten.* in the first measure and another *p* in the third measure.

Fourth system of musical notation, featuring dynamic markings *p*, *mf*, and *f*. The treble staff has a melodic line with a dynamic marking *f* in the final measure. The bass staff includes dynamic markings *p*, *mf*, and *f*, along with a *v* marking in the second measure.

Fifth system of musical notation, concluding the page. The treble staff has a melodic line with a dynamic marking *p* in the second measure and *f* in the final measure. The bass staff includes dynamic markings *p* and *f*.

Entrez chez un vrai musicien, et voyez si vous trouverez seulement un coupe papier sur le piano!

Raisonnons toujours.

Pourquoi des rideaux aux fenêtres?

Est-ce par simple ornement?

Non.

Les rideaux sont nécessaires pour deux choses : protéger l'intérieur contre les regards indiscrets du dehors, et au besoin l'assombrir en y produisant le demi-jour ou l'obscurité.

De là deux espèces de rideaux : le rideau léger qui s'applique maintenant sur la vitre même, et le rideau lourd qui masque l'embrasure, se glisse sur des anneaux, et se drape élégamment en longs plis relevés par des embrasses.

Le premier suffit, le jour, pour empêcher les regards extérieurs de pénétrer, tout en n'interceptant pas la lumière du soleil ; le second, outre son utilité pour défendre contre les ardeurs de celui-ci, a cet autre avantage, à défaut de jalousies, de persiennes ou de volets, de suppléer à l'insuffisance de l'autre, quand l'intérieur s'éclaire aux lueurs du gaz ou des lampes.

Par conséquent, parfaite raison d'être pour le double rideau.

Or, sans réfléchir à ce qu'il y a d'illogique dans la chose, certaines personnes croient bien faire en suspendant aussi doubles portières.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît? La portière n'a pas du tout le même rôle à remplir, le même genre d'utilité que le rideau.

La portière a deux missions : celle d'assourdir, d'éteindre le bruit, d'empêcher les sons de se propager d'une chambre à l'autre, et celle de masquer une porte ouverte en fermant la pièce aux regards, sans la clore entièrement.

Donc il faut que la portière soit lourde et opaque ; donc les portières en dentelle n'ont absolument aucune raison d'être.

On voit qu'il suffit de réfléchir un peu pour distinguer ce qui est de bon goût de ce qui ne l'est pas.

En cela comme en tout — je ne saurais trop le répéter — l'art donne la main à la logique ; le beau, c'est le vrai.

On voit aussi que ce ne sont pas des formules arbitraires, ni de simples caprices d'imagination que j'essaie d'imposer.

J'indique du doigt les lois immuables qui font la base de toute esthétique, rien de plus.

Ces lois ont été découvertes avant nous, je vous assure.

Malheureusement il y a tant de monde qui ne se doutent pas qu'elles existent!

Toujours à continuer.

LOUIS FRÉCHETTE

P. S. — On vient de me communiquer une lettre que M. l'abbé Baillaigé adresse à notre journal. M. l'abbé est le bienvenu. Nous pouvons discuter et nous entendre. Sa lettre contient de très bonnes choses, je suis enchanté de le reconnaître. Seulement, moi, je n'entends pas tout-à-fait la maison comme lui, je la divise en lieux où l'on prie et en lieux où l'on s'amuse ; les deux sont permis, et même nécessaires. Si M. l'abbé ne s'en offense pas, je lui dirai ceci : "La maison, c'est la ville en petit. La croix sur l'église, le pavillon sur l'hôtel de ville. Si j'avais écrit : Ne mettez pas de croix sur l'hôtel de ville, je n'aurais pas proféré une hérésie, n'est-ce pas? Eh bien!....

L. F.

L'ART A LA MAISON

LES OBJETS RELIGIEUX AU SALON MONSIEUR LE DIRECTEUR.

J'ai lu dans le CANADA ARTISTIQUE de mai, sous la signature de M. Fréchette : "M. l'abbé Baillaigé me prend à partie, dans l'*Etudiant*, de Joliette, pour avoir prétendu que les salons, n'étant pas des chapelles, ne doivent pas être ornés comme des chapelles."

Pardon. J'ai dit : "Les prêtres qui conseillent à leurs ouailles d'orner leurs salons comme des chapelles ont tort ; et les écrivains qui excluent tout objet religieux du salon, à moins que ce ne soit un chef-d'œuvre, ont également tort."

Mr. Fréchette ajoute, en parlant du rédacteur de l'*Etudiant* : "Il prend les salons tels qu'ils devraient être, moi je les prends tels qu'ils sont, non seulement au Canada, mais dans le monde entier."

Ce n'est pas le temps de faire une dissertation. Non-seulement je prends les salons tels qu'ils doivent être, mais tels qu'ils sont, très souvent, au Canada comme ailleurs. Nous avons un bon nombre de salons qui ont tout ce que l'on peut désirer en fait de bonne tenue, car, grâce à Dieu, nous avons beaucoup de chrétiens qui ne souffrent rien d'inconvenant dans leurs salons. La note chrétienne est donc à sa place chez eux. Je répète donc ce que j'ai dit : "Le salon, comme toute autre partie de la maison, doit être respectable, et dès lors un usage modéré des objets religieux a droit de cité là comme ailleurs."

Un usage modéré ne comprend pas nécessairement des christes saignants et des madones au cœur percé de dards.

Allons plus loin.

Un objet religieux est-il réellement déplacé dans un salon où l'on est ami de la danse et de la chanson malséantes? Je réponds: C'est la danse et la chanson malséantes qui sont déplacées. Parce que ces danses et ces chansons restent au salon, faut-il que l'objet religieux en sorte? Lorsqu'un voleur entre dans une maison, est-ce au propriétaire à déguerpir?

Dieu me garde de croire à des dispositions hostiles de la part de M. Fréchette.

Je ne puis qu'engager les lectrices du CANADA ARTISTIQUE à lire les articles de M. Fréchette; c'est un genre nouveau dans lequel il réussit, il donne agréablement nombre d'excellents conseils.

F. A. BAILLIARGE.

Prêtre.

JOLIETTE, 15 mai 1890.

UN NOUVEAU THEATRE

Ne pensez-vous pas qu'il serait enfin grand temps que Montréal, cette belle métropole commerciale, s'occupât des choses d'art et de l'esprit, comme elle s'est toujours occupée du commerce et de l'industrie?

Ne voyez-vous pas que pour devenir la grande nation que nous voulons être, nous devons, maintenant que notre prospérité matérielle est assurée, nous attacher à développer les qualités intellectuelles de notre peuple, en lui faisant comprendre et goûter les chefs-d'œuvres littéraires, artistiques, dramatiques? L'histoire le prouve: un pays n'est réellement grand et ne s'élève au-dessus des autres que par des œuvres littéraires et artistiques.

Qu'est-ce qui a donné à la Grèce et à Rome cette renommée et cette gloire qui les feront vivre tant que le monde vivra, si ce n'est leurs orateurs, leurs poètes, leurs peintres, leurs sculpteurs, leurs auteurs dramatiques? Tandis que des états, très puissants autrefois par leur commerce et leur industrie, sont tombés aujourd'hui dans l'oubli le plus profond.

Il faut donc, pour accomplir la belle mission civilisatrice qui nous est confiée sur ce continent, que nous arrivions à acquérir la grande supériorité intellectuelle qui distingue notre ancienne mère-patrie. La France, a-t-on pu dire justement, est le flambeau qui éclaire l'Europe; préparons nous à jouer le même rôle qu'elle en Amérique; ;

Pour atteindre ce but, pour préparer graduellement les Canadiens-Français à ce rôle brillant, il faut les mettre à même de connaître les œuvres d'art et les choses de l'esprit; et pour cela, il faut créer des bibliothèques, des musées, des théâtres, afin de leur donner ainsi l'occasion d'exercer et de développer les aptitudes naturelles qu'ils tiennent de leurs aïeux.

Montréal se doit à elle-même de prendre la tête de ce mouvement vers le progrès intellectuel; sa nombreuse population, sa prospérité matérielle, ses richesses lui en font une obligation stricte. C'est donc à Montréal que devront être établis, tout d'abord, les bibliothèques, les musées publics, les beaux théâtres.

Et quant aux théâtres — c'est le seul point de vue que nous toucherons aujourd'hui — nous voulons parler d'un édifice artistiquement construit, possédant, tant dans la salle que sur la scène, toutes les améliorations modernes, et de proportions assez vastes pour que des foules nombreuses puissent y avoir accès. Un théâtre construit dans de telles proportions offre deux avantages incontestables. D'abord, plus il pourra contenir de spectateurs, plus la connaissance et le goût des œuvres dramatiques et lyriques se répandra dans notre population. En second lieu, un grand nombre de places permettra d'établir des prix s'abaissant graduellement, de manière qu'il y ait des places à la portée de toutes les bourses. Et ainsi les déshérités de la fortune pourront eux aussi assister à ces splendides représentations données par la Patti et l'Albani, dont le haut prix auquel, vu l'exiguïté de la salle, on avait été forcé de mettre la moindre place, les avait toujours éloignés.

Le peuple, les jeunes gens, les étudiants de nos facultés pourront aller passer leurs soirées avec agrément et profit. Au lieu, faute d'autres récréations, de courir des débits de boissons, ou pis encore, ils iront au théâtre; et quand ils en sortiront, leur soirée sera suffisamment employée, et ils ne penseront qu'à aller se coucher. Ils auront entendu soit de la bonne musique, soit de beaux vers, soit de la belle prose, et, tout en se récréant, ils auront oiné leur esprit et appris quelque chose.

Les bons résultats de la fréquentation des théâtres par le peuple et la jeunesse sont devenus des vérités si évidentes, qu'en Europe, dans les villes où existent des agglomérations d'ouvriers ou d'étudiants, les municipalités donnent de fortes subventions aux entreprises théâtrales pour qu'elles puissent, soit se soutenir, soit donner des représentations plus brillantes.

On dira, nous le savons, qu'il y a bien des dangers pour la jeunesse à entendre ou à voir certaines pièces. Nous en convenons; mais il est facile de faire un bon choix. Les œuvres théâtrales auxquelles on n'a rien à reprocher sont très nombreuses; d'abord, à peu près toutes les œuvres lyriques, puis une grande quantité de drames, de comédies, de vaudevilles.

Et enfin, ne vaut-il pas mieux que la jeunesse passe sa soirée au théâtre que dans les *bars*, que dans des promenades solitaires à deux, que dans des ronds à patiner, ou dans les *toboggan* de si mauvaise réputation?

Les œuvres dramatiques ont toujours été reconnues très propres à former l'esprit et à développer les aptitudes de la jeunesse et du peuple. Nous n'en voulons pour preuve que ces représentations fréquentes données dans la plupart de nos institutions religieuses d'éducation; si ces représentations n'avaient uniquement pour but que d'amuser, on ne les répèterait pas si souvent; il faut qu'on pense qu'elles peuvent aussi instruire.

C'est cette instruction et cet amusement que nous demandons pour toute notre population, et pour cela il faut un vaste théâtre dans notre ville.

Ce théâtre, si nous en croyons des personnes qui paraissent bien renseignées, sera construit prochainement. L'en-

placement est des mieux choisis, c'est un beau terrain, au centre des rues les plus fréquentées, à égale distance des quartiers français et anglais, couvrant une grande superficie, ce qui permettra de donner à la nouvelle construction l'ampleur et la grandeur nécessaires. Des capitalistes habiles et heureux sont, nous a-t-on assurés, à la tête de cette entreprise. Ils feront une belle œuvre au point de vue artistique, et ils feront certainement aussi une bonne affaire. Un théâtre bâti comme nous le comprenons, — c'est-à-dire, un théâtre dont le rez-de-chaussée sera affecté à de magnifiques magasins, et dont le premier étage sera disposé pour des cercles et des clubs,—donnera, par la seule location de ces magasins et de ces cercles, d'importants revenus, qui devront couvrir à peu près l'intérêt de l'argent employé pour bâtir. On aura ensuite les recettes produites par la location de la salle à des troupes de passage et celles provenant des représentations ordinaires. Ces recettes seront considérables, car le goût du théâtre est général dans notre population, et il ne pourra que se développer quand Montréal aura une vaste salle de spectacle où de bons acteurs joueront de belles œuvres.

Le projet de construire dans notre ville un monument comme celui dont nous parlons n'est pas nouveau. Voilà bien des années qu'il en est question ; plusieurs personnes s'en sont déjà occupées, des plans ont été même préparés, mais l'entreprise n'avait pu aboutir, n'étant pas fondée sur des bases solides.

Il en est tout autrement aujourd'hui ; le nerf de la guerre ne manque pas ; les promoteurs de cette œuvre sont énergiques, habiles et audacieux. Quand ils veulent quelque chose ils le veulent bien, et ils ne s'arrêtent que lorsque ils ont mené à bonne fin ce qu'ils ont commencé à entreprendre.

Nous pouvons donc espérer, à bon droit, que bientôt notre ville aura un théâtre digne d'elle et qui lui fera honneur.

C'est à tous égards une bonne nouvelle, et nous sommes heureux de la faire connaître à nos lecteurs.

P. DUPUY.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Nous accusons avec plaisir réception des publications suivantes, qui nous ont été adressées par les grandes maisons de publicité des Etats-Unis et du Canada. Ces œuvres ont toutes été publiées depuis que notre dernière livraison a paru. Nous ferons parvenir chacun de ces morceaux sur réception du prix marqué.

WILLIAM A. POND ET CIE., NEW YORK.

Rusen Gavotte—A. Czibulka	40
Philomele, Valse de Concert—Carl H. Peiles	60
Atma, Valse Espagnole—R. Aronson	60
Valse Tyrolienne—S. B. Mills	50
* Suite, Première Série—E. Marie Thoss	50
† La Danse des Fées, Morceau de Salon—E. Marie Thoss	60
‡ La Réponse, Grande Fantaisie de Concert—E. Marie Thoss	75
§ My Sister's Rosary, Chanson—E. Marie Thoss	50
¶ My Heart is King, Chanson—Wenham Smith	40
When Your Hopes Die One by One, Chanson—M. G. Giannetti	35
The Parting Serenade, Chanson—E. Marie Thoss	40

Deux Chansons d'Amour, Victor Harris :—	
The Fountains Mingle with the River	50
Sweetheart	30
Beneath the Stars, Chanson—Louis Arthur Russell	40
Yearning, Ballade—Alfred C. Robyn	35

NEW YORK MUSIC PUBLISHING CO.

Dianelli Polka—Leopold Fuenkenstein	40
Le Carnaval, Marche—Leopold Fuenkenstein	40
Tuxedo, Polka—Leopold Fuenkenstein	40
Charlotten, Polka—Leopold Fuenkenstein	40
"Eda," Polka—Leopold Fuenkenstein	40
"Electra," Polka—Leopold Fuenkenstein	40
Bonne fol, Valse—Leopold Fuenkenstein	75

HITCHCOCK AND MCCARGO PUBLISHING CO.

The "Josephine" Yorke—Josephine Gro	40
The Shepherd's Flute, Polka—Wm. A. Tyers	50
Berlin, Danse Nouvelle—Clifford Hale	40
Like a Lily, Romance pour Piano—Eduard Holst	50
The Songs my Mother Sang, Chanson—Lizzie Paine Milbank	50
Faithful Bright Eyes, Chanson—Gussie L. Davis	40
Remember your Father and Mother, Romance—Monroe H. Rosenfeld	40
It Couldn't Occur in New York, Chansonnette—Dox Cruger	40
We Sail for Home To-day, Valse chantée—Gussie L. Davis	40

C. J. WHITNEY, DETROIT.

The Duchess, Danse Originale—J. E. Faucher	40
The Detroit, Danse Nouvelle—J. E. Faucher	40
Pingree and Smith, Grande Marche—A. D. Caprio	50
The Bird of Love, Valse chantée—Frederic Salomon	50
In Our Boat, pour contralto—Fred. H. Pease	30
Good Night, Chanson—Malew Lawrence	40

A. AND S. NORDHEIMER, MONTREAL.

Sweet Pictures, Chanson—Edward St. Quentin	50
Woe's me! Woe's me, Chanson—Clarence Lucas	25
I Remember, violon obligato—William M. Hutchison	50

EDMOND HARDY, MONTREAL.

§ Les Craintes Maternelles, Romance—Alexis Contant	40
* Cette série a été dédiée à Lady Macdonald, d'Ottawa.	
† Ces deux morceaux, très brillants, ont été dédiés à Mlle. Thérèse Edmondson, d'Ottawa.	
‡ Chanson dédiciée par l'auteur à la révérende sœur Thérèse, supérieure du Couvent du Sacré-Cœur, Ottawa.	
§ Cette romance a été dédiée par l'auteur à Madame Albani, qui a bien voulu en accepter la dédicace.	

JOHN LOVELL AND SON, MONTREAL.

La maison Lovell a ajouté à sa collection de romans depuis la publication de notre dernière livraison trois romans, qui sont destinés à obtenir du succès. Ce sont :—

April's Lady—The Duchess	30
By Order of the Czar—Joseph Hatton	30
The Lady Egeria—John Berwick Handwood	30

Les critiques musicaux de Londres ont fait fête à Mme. Nordica à sa rentrée aux concerts philharmoniques. Elle a chanté, disent-ils, du Beethoven avec un magnifique style, exprimant avec un sentiment infini les diverses émotions. Toute son interprétation fut excellente, mais c'est surtout dans le récitatif où elle fut remarquable par le feu et la passion que peu d'artistes pourraient déployer comme elle. Mme Nordica chanta aussi d'une façon remarquable la prière d'Elizabeth du *Tannhäuser*.

La représentation de *Salambo* de Reyer, au Grand Opéra à Paris, est maintenant assurée ; les directeurs ayant engagé Mme Caron pour jouer Salambo.

PLAISIR CHAMPETRES.

Dans le greffe du notaire Mode-te Pratte, année 1815, j'ai trouvé, couchée entre un acte de vente et un contrat de mariage, la chanson suivante, qui ne porte aucune date, mais que l'on croit reconnaître pour être de 1780 à peu près, à cause de son genre de composition.

Loin des embarras et du bruit
 Nous vivons au village,
 Chacun se plaît dans son réduit
 C'est un bel avantage.
 Chez nous la paix règne en tous temps
 Notre vie est tranquille,
 Et nous goûtons mille agréments
 Qu'on ignore à la ville.

Suivant le temps et les saisons,
 Nous buvons sur l'herbette ;
 Le plus souvent nous y dansons
 Avec Jeanne ou Nannette.
 Le berger gardant son troupeau
 Fait ronfler sa musette.
 De chants retentit le hameau
 Et l'écho le répète.

Toujours joyeux, toujours contents
 Rien ne nous importune.
 Nous bravons tous les contretemps
 Et l'injuste fortune.
 Trop occupés de notre état,
 Nous vivons sans murmure,
 Nous fuyons le luxe et l'éclat,
 Nous suivons la nature.

Ces pastorales ont été longtemps en vogue parmi les Français, et celles que l'on retrouve en Canada nous viennent en ligne droite de la France. Je ne crois pas que les Canadiens en aient composé une seule : notre penchant à la poésie a donné naissance aux "chants de voyageurs ;" telle est notre part de contribution au répertoire des chansons françaises. Naturellement, nous conservions autrefois, à cause de nos origines européennes, les couplets à la mode dans la vieille mère-patrie, mais sans les imiter dans les vers que nous produisions à notre tour. Ainsi, deux caractères de chansons régnaient parmi nous il y a cent ans : les "bergeries," dont Florian était le grand apôtre, et les récits des canotiers chanteurs que nous avons créés. Les *florianades* sont disparues, comme les chemises à jabot et autres fariboles de l'ancien temps ; les "airs" des voyageurs canadiens sont restés. Dans la pratique, Nannette et Suzette sont remplacées par nos "blondes," et "Vive la Canadienne !"

Le berger gardant son troupeau n'existe pas ici. Alors on s'est bientôt fatigué de célébrer ses vertus et son bonheur. Nos habitants sentant, d'autre part, qu'ils sont plus que des villageois de France, ont abandonné l'habitude de regarder celui-ci comme un modèle. Bergers et villageois, n'étant pas assez canadiens, ont dû songer à la retraite — et ils ont bien fait. C'est tout de même curieux de rencontrer sous les actes officiels d'un notaire d'antan l'une de ces pièces si bien enterrées par l'oubli, et qui nous rappellent tout à coup que nos pères chantaient "l'herbette, le hameau, l'injuste fortune, la musette," et cinquante autres choses qui ne portent plus ces noms dans nos campagnes, et qui, vraiment, n'y ont jamais été ainsi nommées. Ces "bergeries" et ces "villageoiseries" nous sont venues de France ; elles n'ont pas pris racine en Canada.

Ah ! s'il est dans votre village
 Un berger sensible et charmant,

comme s'exprime Florian, celui-là est très répandu parmi nous ; mais les jeunes filles de Bellechasse, des Grondines, de Machiche, de Verchères, de Soulanges ou de Vaudreuil ne l'appellent pas berger, et parlent de lui dans la note naturelle. On ne s'en trouve que mieux. Le "cavalier" et la "blonde" remplacent Colas et Nannette. Le cavalier a une bonne terre en culture ; la blonde est fille d'habitant, joue du piano, et s'habille à l'avant-dernière mode. Plus de pipeaux, plus de musettes, rien que de la musique savante. Plus de groupes animés dans les pâturages, mais des réunions joyeuses dans la "grand'chambre," avec des tapis sous les pieds en guise du gazon des prairies. Amour confortable et bourgeois, avec des champs plantureux autour de la ferme, et des chants tout modernes au salon. Tiens ! je fais un calembourg ! nous sommes décidément loin de Florian.

Sur les plaisirs champêtres on brode encore de jolis vers, non pour dépeindre la campagne, mais pour imiter Autran et Brizeux, lesquels ont décrit les scènes de leur pays et pas du tout les nôtres. Ces vers sont lus dans les villes, où l'on ne se doute pas de la différence entre les deux situations. Si encore on imitait Pierre Dupont, quoiqu'il ne soit pas tout à fait canadien, il y aurait là quelque chose d'endurable. Tenez, le plus court moyen c'est de mettre au monde un ou plusieurs poètes de notre provenance particulière, et de leur dire de chanter ce qu'ils voyent de leurs yeux. Pamphile LeMay est de cette veine.

Mon bon vieux notaire, toi qui chantais, aux Trois-Rivières, en 1815

La vigne est chargée de raisin,

ne voyais-tu pas que la vigne manque autour de nous ?
 Et lorsque tu disais :

Suzon ferme son cœur
 Aux bergers du village,

avais-tu des bergers à lui offrir ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est faute de vigne et de bergers que nous avons abandonné les chants si doux qui flattaient ton oreille. Les amoureux, gens de tous les siècles, ont découvert de nos jours qu'il n'est guère besoin d'emprunter, qu'il vaut mieux prendre dans son fonds, et, en attendant les poètes du cru, il s'aime, non pas sous la coudrette, mais à l'ombre des rideaux de damas ou de dentelle. Même poésie en somme ; autres formes ; peut-être meilleur régime, car trop de verdure cela amène les rhumatismes.

BENJAMIN SULTE.

Camille Saint-Saëns vient de perdre son père, mort à l'âge de 97 ans, après avoir été organiste durant 50 ans à l'église Saint-Nicholas à Boulogne sur-mer.

Le ténor Pérugini est parti en Europe. Il dit qu'on lui a offert des engagements à Madrid, Lisbonne et Petersbourg.

Del Puente a débuté dans l'opéra anglais, à Philadelphie, où il a chanté dans *Ernani* et le *Trouvère*, avec beaucoup de succès.

ROMANS
UN MARIAGE D'AMOUR⁽¹⁾

SUITE ET FIN.

“ Georges ne pouvait faire entendre raison à Bob ; alors j'ai été obligée de jouer là, sous ses yeux, une scène ridicule. J'ai dû lui faire l'effet d'une petite idiote. J'ai tenu à Bob des discours en anglais. J'avais l'air de montrer un chien savant. Je me suis sauvée toute rouge de honte et de confusion. Je rentre à la maison, désolée, furieuse. Je m'enferme dans ma chambre. Cependant, à cinq heures, il faut bien descendre pour le thé.

“ Je descends. J'arrivais à peine, Pierre apporte une carte. — Qu'est-ce que c'est ? dit maman. — Madame, c'est un officier, un capitaine de chasseurs. — Un capitaine de chasseurs !... Je ne connais pas de capitaine de chasseurs. Je viens à la campagne pour être tranquille et la maison est envahie par des soldats ! Un colonel hier ! un capitaine aujourd'hui !... Nous aurons demain tout le régiment ! Qu'est-ce qu'il veut, ce capitaine ? — Madame, il m'a dit qu'il venait pour un cheval. — Regarde donc cette carte, Jeanne, ... mais qu'est-ce que tu as ? comme tu es rouge !... Tu as le sang à la tête. — Non, maman. — Eh bien, regarde et lis ... Je prends la carte et je lis : *Comte Roger de Léonelle, capitaine au 21^e chasseurs*. Comte ! il est comte ! Il ne manquait plus que cela ! — Léonelle ! s'écrie Georges, mais c'est l'officier du cheval pour Jeanne. — C'est vrai, dit maman, le colonel a dit ce nom-là hier... Et ton père qui n'est pas là... Enfin, il faut le recevoir, ce monsieur... Faites entrer, Pierre... Seulement, Jeanne, c'est toi qui porteras la parole, parce que tu sais, je n'entends rien, moi, aux choses de 'cheval'...

“ La porte s'ouvre... C'était lui !... Il entre, il salue... et maman, après une phrase suffisamment aimable, mais qui aurait pu l'être davantage, me dit : — Jeanne, c'est pour ton cheval, vois donc avec monsieur...

“ Nous voilà tous les deux en présence. Tout le poids de la conversation retombait sur moi. Il a été charmant, lui, de grâce, de tact et de simplicité. Et moi, j'ai été stupide, positivement stupide. Je me sentais inerte, écrasée, anéantie. Je vais essayer de me rappeler les termes de cette conversation qui a dû lui donner de moi une si déplorable idée. Nous étions là, assis à deux pas l'un de l'autre. Moi, heureusement, à contre-jour. — Mon colonel m'a parlé ce matin, mademoiselle, et m'a dit que vous cherchiez un cheval. — En effet, monsieur, c'est papa qui me le donne pour ma fête de naissance...

“ Etait-ce assez bête ! Quel besoin de lui dire cela ?... C'est que les paroles ne me venaient pas, et alors, dans mon trouble, je disais n'importe quoi. Il continue : — Je peux mettre à votre disposition un cheval qui, je crois, vous conviendra parfaitement. — Je vous remercie, monsieur, mais votre colonel a dit hier que vous aimiez beaucoup ce cheval, et je ne voudrais pas... — Mon Dieu, mademoiselle, c'est un excellent cheval, et sans cela je ne me permettrais pas de vous le proposer, mais il est un peu mince pour moi ; un petit poids lui conviendra mieux.

“ Il mentait, car le colonel l'a monté, le cheval... et l'a trouvé merveilleux... Et pour porter le colonel ! il n'est pas d'un petit poids, le colonel ! Il est énorme !!!

“ Un petit poids lui conviendrait mieux. — Etait-ce assez aimable sous une forme parfaitement discrète et distinguée ! Il faut bien pénétrer le sens caché de cette phrase. — Cela voulait dire : Vous êtes, vous, fine et légère, vous êtes une plume, vous êtes un oiseau !...

“ Il ajouta : — Notre travail est quelquefois très dur... Le cheval sera plus heureux avec vous...

“ Plus heureux avec vous !!! Il a prononcé cette phrase avec une sorte de douceur, presque de tendresse. C'était une façon détournée de me dire : On ne peut pas ne pas être heureux avec vous. Tout le monde doit être heureux avec vous, même les chevaux !...

“ Peut-on rien imaginer de plus ingénieux, de plus délicat !

Et Jeanne, s'interrompant tout à coup :

— Alors, tu ne te rendais pas compte de toutes ces jolies choses que tu me disais ?

— Non.

— Les pensais-tu, au moins ?

— Oui.

— C'est l'essentiel... je reprends.

“ Et, pour le remercier, je réponds sèchement : — Eh bien, monsieur, j'accepte ; quand pourrai-je essayer le cheval ? — Mais je l'ai amené ; il est là, mademoiselle. — Je vais vous le laisser. Vous le garderez à l'essai huit jours, quinze jours, tant que vous voudrez, on ne saurait trop essayer un cheval. — Oh ! monsieur, vous êtes trop complaisant. Je monterai le cheval demain... et papa vous portera de suite la réponse. — Non, mademoiselle, je vous en prie, gardez le cheval au moins deux ou trois jours avant de vous décider. Il ne me fera nullement défaut. — Eh bien ! soit, monsieur, et je vous suis bien reconnaissante...

“ Il se lève, salue, allait sortir... quand, tout d'un coup, maman : — Mais, Jeanne, tu ne penses pas à une chose très importante... le prix du cheval...

“ Oh ! maman, je l'aime bien, oui, je l'aime bien ; je l'aime de tout mon cœur ; mais, vrai, là, pendant un quart de seconde... pas plus... je l'ai détestée ! Et elle avait raison pardessus le marché, maman. Il valait peut-être quatre ou cinq mille francs, le cheval... et alors mon budget ne m'aurait pas permis... Mais avoir à traiter directement avec lui cette misérable, cette basse question d'argent ! cela me faisait horreur !

“ Je me mets à dire : — C'est vrai, monsieur, c'est vrai, monsieur. Il y a la question du prix...

“ Lui, heureusement, venant à mon secours : — Oh ! mademoiselle, le cheval n'est pas d'un grand prix. — C'est que papa ne me donne que trois mille francs. — Trois mille francs, mademoiselle ; le cheval ne vaut pas trois mille francs. Je ne l'ai payé que dix-neuf cents francs, et, quand on se défait d'un cheval, on est toujours préparé à ne pas rentrer tout à fait dans son argent !...

“ Ah ! c'est alors que je me suis dit : Mais il m'aime ! mais il m'aime !! Ce cheval qu'il adorait, il veut me le vendre à perte pour le seul plaisir de me le vendre...

“ Et je réponds dans mon trouble : — Oh ! non, par exemple ; il faudra que vous ayiez un petit bénéfice. — J'en aurai un très grand, mademoiselle, si j'ai le bonheur de vous obliger. Que le cheval vous convienne, et je vous assure que monsieur votre père et moi, nous nous mettrons facilement d'accord sur le prix...

“ Là-dessus, salut circulaire à grand'maman, à maman, à moi, à Georges, à Bob, à tout le monde. Il allait partir, mais, sur le seuil de la porte, il s'arrêta ; il avait décidé de la peine à partir.

— Qui, c'est vrai.

“ Il me dit qu'il désirerait donner quelques explications à notre cocher sur la manière de brider le cheval, sur le mors qui l'embouchait le mieux... Alors grand'maman...

“ elle a été parfaite, grand'maman !... Mais dame... grand-maman, elle n'est pas comme maman, elle ne déteste pas les militaires... Elle a donc été parfaite, elle a dit : — Descendons avec monsieur, Jeanne ; nous verrons le cheval... Louis doit être dans la cour.

¹ Voir page 93.

“ Nous sommes descendus, grand'maman, Georges, Bob, lui et moi... Le cheval était là, tenu en main par un chasseur; et, sur le dos du cheval, j'aperçois une selle de femme. Le capitaine voit mon étonnement. — J'ai une selle de femme, me dit-il, pour ma sœur, qui vient quelquefois monter à Saint-Germain... et tout à l'heure, comme je n'aurais voulu pour rien au monde vous exposer à un accident, j'ai mené le cheval à notre manège et j'ai fait monter en dame par mon ordonnance.

“ Je regardé l'ordonnance; c'est le chasseur de l'autre jour, le chasseur qui causait avec le concierge. Il me reconnaît, je le reconnais. Je deviens écarlate. Et le capitaine, lui aussi, rougit légèrement. Je crois bien qu'il a compris que nous nous reconnaissons, le soldat et moi...

“ Ce n'était rien encore. L'ordonnance prend la parole et dit : — Mais mon capitaine aussi l'a monté en dame, le cheval, avec la couverture roulée en amazone. Il a voulu s'assurer par lui-même...

“ Alors le capitaine est devenu si rouge et moi si pâle, que l'ordonnance s'est arrêté, ayant peur d'avoir dit une bêtise.

“ Enue jusqu'aux larmes, je balbutiais : — Ah ! que vous êtes bon, monsieur, que vous êtes bon !...

“ Lui, de son côté, répétait : — C'est bien naturel, mademoiselle, c'est bien naturel !...

“ Et grand'maman, qui est fine, nous regardait avec ses petits yeux qui sont à la fois très doux et très perçants.

“ Louis, par bonheur, est arrivé. Il n'était pas dans la cour; Georges était allé le chercher. Alors, devant Louis, nous avons eu encore un petit bout de conversation... Là je ne sais plus trop ce qui s'est dit. Il nous a expliqué qu'il fallait mettre au cheval un mors très doux.

“ J'ai interrompu pour dire — Un pelham?... Il a répondu : — Non, pas de pelham... un mors très doux... Il a conseillé une martingale simple ou à anneaux, je ne me rappelle pas... Enfin il a poussé la bonté jusqu'à donner

des indications sur la nourriture du cheval, tant d'avoine, tant de paille, tant de foin. Après quoi, il nous salua, il allait partir. Je fais un pas vers lui. Il s'arrête. Je

voulais absolument lui dire quelque chose d'aimable, de gentil... mais l'émotion m'étranglait, les paroles ne

venaient pas. Lui attendait et répétait : Mademoiselle... mademoiselle... C'était une situation intolérable. Il

fallait parler à tout prix... Je ne trouve que ceci : — Pardon, monsieur, comment s'appelle le cheval? — Jupiter, mademoiselle. — Merci, monsieur. — Mademoiselle...

“ Et il est parti avec le chasseur, qui emportait la selle de femme sur ses épaules. Il s'appelle Picot, ce soldat.

“ Georges entre à l'écurie avec Louis. Je reste seule avec grand'maman, qui me dit : — Jeannette, viens donc faire un petit tour dans le jardin...

“ Là, sur un banc, elle m'a confessée, grand'maman, et je lui ai tout raconté... tout, c'est-à-dire rien, car il n'y a rien et cependant ce rien est quelque chose. Grand'maman m'a dit : — Petite folle ! petite folle ! ne va pas te mettre en tête... — Je ne me mets rien en tête, grand'maman ; je sais très bien que tout cela c'est le hasard,

oui, c'est le hasard... Mais, je t'en prie, pas un mot à maman ; elle se moquerait de moi, et puis, elle n'est pas comme toi, maman ; elle n'aime pas les militaires. — Comment ! alors moi ? — Oui, grand'maman, toi, tu les aimes, et il m'est arrivé plusieurs fois de me dire : — Je ne sais pas, mais il me semble que cela ne serait pas désagréable à grand'maman, si, par hasard, j'épousais un militaire...

“ Nous rentrons. — Enfin vous voilà, dit maman ; mais expliquez-moi ce qui se passe. Il parait que la cour était pleine de soldats. — Pas du tout, maman, il n'y avait que... ce monsieur et son ordonnance. — Son ordonnance ! tu parles maintenant la langue des casernes.

“ — Maman, c'est un mot que j'ai entendu tout à l'heure. — Il a l'air, d'ailleurs, parfaitement comme il faut, ce monsieur, dit maman, et puis tu n'as peut-être pas fait attention, en lisant sa carte. Tiens, il est comte. — Comte? — Oui, regarde. — Non, je n'avais pas remarqué...

“ Peut-on mentir plus effrontément ! Maman était très radoucie... Elle est excellente, ma pauvre chère mère, mais elle a une petite faiblesse. Si je devenais marquise ou comtesse, elle serait ravie. Moi, je n'attache pas à ces choses-là une grande importance. Bien sûr, cela ne me ferait pas aimer quelqu'un que je n'aimerais pas... Mais enfin, cela ne m'empêcherait pas d'aimer quelqu'un que j'aimerais.”

— Tu as fini !

— Oui... et en voilà, je pense, assez pour un seul jour... A toi maintenant.

— “ *Vendredi 6 juin.* Je dois y mettre de la discrétion. “ Je n'irai pas dans la forêt, je n'irai pas sur la terrasse. “ J'attends.”

— “ *Vendredi 6 juin.* J'ai monté Jupiter ce matin et je crois même que je ne l'ai pas mal monté du tout. C'est

la merveille des merveilles ! Grand'maman dormait encore quand je suis partie ; en rentrant, je suis entrée dans sa

chambre pour lui dire bonjour. Elle écrit. Elle n'avait pas entendu ouvrir la porte. Alors, voulant la

surprendre, je suis arrivée en tapinois...”

— C'est ton habitude, il paraît...

— “ Grand'maman écrivait une lettre qui commençait par ces mots : *Mon cher général*... Je n'ai vu que cela.

Grand'maman a tout de suite caché la lettre. Je me rappelle que grand'maman connaît un général qui occupe

une belle position au ministère de la guerre. Pourquoi donc grand'maman lui écrit-elle ce matin ? Et pourquoi

a-t-elle caché sa lettre ? Après le diner, on parle de l'affaire du cheval ; papa, demain, ne partira que par

le train de midi ; il ira dans la matinée chez M. de Léonelle...”

“ La porte s'ouvre. C'était le colonel... et naturellement on reparle du cheval, de la visite projetée pour le lende

main ; papa dit que cela le gêne un peu de ne partir qu'à midi, à cause de ses affaires. — Ne vous dérangez donc

pas, dit le colonel ; je verrai M. de Léonelle, j'arrangerai cela. Quant au prix, ce sera dix-neuf cents francs. Vous

comprenez bien que M. de Léonelle n'a pas voulu faire une affaire. Il a vu que je vous connaissais ; il y a mis

de la déférence ; il a saisi avec empressement l'occasion d'être agréable à son colonel... Maintenant vous pouvez

très bien, dans une quinzaine de jours, lui faire une politesse, l'inviter à dîner. Très probablement il refusera ; c'est un sauvage, un loup. Il ne va nulle part, il s'en

ferme le soir pour travailler... En dehors du service, pour son compte personnel, par plaisir...

“ Les choses ont été ainsi entendues. Refusera-t-il ? Je ne le crois pas. Et n'était-ce que pour être agréable à son colonel?... Je ne le crois pas non plus...”

— “ *Samedi 7 juin.* Nous descendions de cheval à huit heures et demie dans la cour du quartier. Le colonel

vient à moi, me remercie de mon obligeance ; il croit que c'est à cause de lui que j'ai consenti à... La question

du prix est réglée en deux phrases, et le colonel ajoute : — Je crois bien qu'on vous invitera à dîner dans une

quinzaine de jours, mais n'ayez pas peur ; vous pourrez refuser. J'ai dit que vous étiez un loup, un sauvage. —

Mais, mon colonel... — Est-ce que ce n'est pas vrai ? Vous refusez toutes les invitations. — Je ne refuserais peut-être

pas celle-là, mon colonel. — Tiens, tiens, est-ce que je n'aurais pas compris ? Vous donnez au prix coûtant un

cheval qui valait au bas mot mille écus et dont vous aviez tout d'abord déclaré ne pas vouloir vous défaire. Eh !

“ eh ! elle a de jolis yeux, la blondinette. — Eh, bien ! là, oui, mon colonel ; je vous avouerai que je la trouve délicieuse !

“ Cela m'échappa... Le plaisir de parler d'elle... Avoir Picot pour unique confident, c'était un peu dur !

“ On vient chercher le colonel pour le rapport du samedi. Pendant que le chef d'escadron de semaine rendait compte des gros événements de la veille : *Telle jument a reçu un coup de pied, tel homme a manqué à l'appel du soir, tel cheval a été mordu*, etc., etc., pendant ce temps, le colonel me regardait d'un air goguenard, en tortillant sa grosse moustache grise. Après le rapport, il s'en est allé, et, en passant près de moi, il m'a dit : — Voyez-vous ça, ce jeune sauvage qui est en train de s'approprier et qui vend ses chevaux... par amour !

“ C'est un excellent homme, le colonel, mais horriblement bavard. Mon secret sera bientôt le secret de tout le régiment.”

— “ *Samedi 7 juin.* C'est affreux ! La nuit dernière en rêve, je l'ai vu ! Oui, voilà où j'en suis ! Si M. Gambetta est mêlé à ce rêve, c'est que la veille, pendant le dîner, on avait tout le temps parlé de lui.

“ Donc, il était général en chef... pas M. Gambetta, non, M. de Léonelle... Il commandait toute l'armée française ; il remportait une grande victoire. M. Gambetta venait le trouver et lui disait : — Vous avez été Bonaparte ; soyez Napoléon !

“ M. Gambetta voulait lui mettre une couronne sur la tête ; mais alors, lui, avec une admirable modestie, répondait : — Non, non, Bonaparte me suffit ; Napoléon, je n'y tiens pas...”

“ Et M. Gambetta répliquait : — J'aime autant ça, je garde le pouvoir...”

“ Est-ce bête, les rêves, et est-ce bête d'écrire des choses pareilles !...”

“ Dans la journée, j'ai monté Jupiter. Toujours la même merveille. Lui ne paraît pas, par discrétion, j'en suis sûre. Le soir, après dîner, réapparition du colonel. Maman, en l'entendant annoncer, a fait une petite grimace qui voulait dire : — Quoi ! encore ce militaire !

“ Le colonel nous dit que l'affaire de Jupiter est arrangée, à dix-neuf cents francs... et puis je le vois qui tourne et manœuvre de façon à emmener papa fumer un cigare dans le jardin. Un quart d'heure se passe. Maman s'impatiente : — Ah ça ! qu'est-ce que ton père peut faire avec ce colonel ? Il va s'enrhumer, il était nu-tête. Porte-lui donc un chapeau et tâche de le faire rentrer... — Oui, maman...”

“ J'arrive dans le jardin... J'entends cette phrase prononcée par le colonel : *C'est une perle, je vous dis, c'est une perle...* et puis un, *Cnut ! prenez garde !* On change de conversation. Ah ! c'est trop fort. Est-ce qu'il aurait déjà fait demander ma main *hiérarchiquement* par son colonel ? Est-ce ainsi que cela se passe dans la cavalerie ! Ce serait aller un peu vite ! Après une seule entrevue dans laquelle il n'a été question que de foin, de paille et d'avoine !

“ Le colonel et papa sont rentrés au salon. Le colonel est parti. Papa avait l'air préoccupé. A onze heures, quand je l'ai embrassé, avant de monter dans ma chambre, il m'a pris les deux mains et il m'a dit : — Tu es contente du cheval de ce monsieur?... J'ai répondu : — Oh oui, papa... Si tu savais, mon cher Jupiter, je l'adore !... Je l'adore !

“ Je crois que j'ai dit cela avec trop de feu, trop d'élan, trop de passion. A tout instant, j'ai peur de me trahir. Quand je parle de son cheval, il me semble que je parle de lui ! Et la *perle*, qui est-ce, la *perle* ? Lui ou moi ?”

— “ *Dimanche 8 juin.* Je reçois ce matin cette lettre de ma sœur : *Je n'en peux plus. J'ai passé ces deux jours*

à faire quarante visites. Je m'arrangeais pour glisser dans la conversation cette petite phrase : Ne connaissez-vous pas, par hasard, une famille Lablinière ? J'ai obtenu cinq ou six réponses. Toutes admirables. Des gens parfaits. Pas mal d'argent, ce qui ne gâte jamais rien, mais de l'argent très correctement gagné. Sur la jeune fille, un seul cri : c'est un ange ! Allez donc de l'avant, mon capitaine, si le cœur vous en dit.

“ Je reste stupéfait ! Cela se voit donc que je suis amoureux ? Ma sœur s'en est aperçue. A six heures, petite lettre du père. On m'invite à dîner pour mercredi prochain, mercredi 11. Le colonel m'avait dit. *Dans une quinzaine*, faut-il répondre tout de suite ? Non demain, seulement.”

— “ *Dimanche 8 juin.* Ce matin, de bonne heure, je descends. Le facteur venait de passer. Il y avait un paquet de lettres sur le plateau, dans l'antichambre. Y en a-t-il pour moi ? Non, mais en voici une pour grand'maman. Une lettre administrative avec un gros cachet rouge ; sur ce cachet, je lis : *République française. Ministère de la guerre. Direct ou du personnel.* Penser que ma destinée est là, dans cette lettre ! car j'en suis bien sûre, elle a demandé des renseignements, grand'maman, elle a demandé des renseignements. Un domestique vient à passer. Je me sauve comme une voleuse. Dix heures. Grand'maman doit être réveillée. Elle a dû lire sa lettre. Je monte chez elle : — Ah ! te voilà, petiot !...”

“ Elle paraît toute guillerette, grand'maman ; elle m'embrasse très tendrement, plus tendrement qu'à l'ordinaire. Oh ! elle est contente, grand'maman ! Cela se voit rien qu'à sa façon de m'embrasser ce matin. La lettre de ce général lui a fait plaisir...”

“ C'est aujourd'hui dimanche ; papa n'est pas allé à Paris. Après déjeuner, grand'maman lui dit : — J'ai à vous parler. — Tiens, moi aussi...”

“ Ils vont tous les deux dans le fumoir. Pourquoi grand'maman va-t-elle dans le fumoir ? Je gagerais qu'elle fait lire à papa la lettre de ce général...”

“ Elle est patriote, grand'maman. Bien souvent je lui ai entendu dire qu'il n'y a pas de plus noble carrière que l'armée... et que les mères sont coupables qui, par égoïsme, empêchent leurs filles d'épouser des soldats. Grand'maman a horreur de ces messieurs dont tout le mérite consiste en ceci : tuer beaucoup de pigeons au printemps et beaucoup de faisans en automne ; tandis que maman, elle, a une secrète tendresse pour les jeunes gens qui ne font œuvre de leurs dix doigts, en dehors du susdit massacre de pigeons et de faisans. Continuellement, à ce sujet, maman et grand'maman se disputent.

“ Enfin, la journée se passe. Au milieu du dîner, papa dit avec une sorte de négligence : — Il a été véritablement très aimable, ce jeune officier ; je l'ai invité à dîner pour mercredi prochain. — Pour mercredi ! s'écrie maman... A quoi bon tant de hâte ?... Si tu te mets à attirer ici tous ces militaires !... Celui-là est charmant, je l'accorde, mais il en amènera d'autres... Notre maison va devenir une caserne, un camp !...”

— “ *Lundi 9 juin.* Je deviens stupide. J'ai mis une heure, ce matin, à écrire les huit petites lignes de ma lettre pour accepter cette invitation. J'ai recommencé dix fois, vingt fois, et, à peine ma lettre partie, je me suis souvenu que j'avais mis deux fois le mot *plaisir* dans ces huit malheureuses lignes.”

— “ *Lundi 9 juin.* Il a accepté ! Nous déjeunions ce matin ; les fenêtres de la salle à manger ouvrent sur la cour... Tout d'un coup maman s'écrie : — Bon ! encore un soldat qui rôde là, dans la cour !...”

“ Je regarde, et cette phrase m'échappe : Ah ! c'est Picot !

“ Alors il fallait voir maman, il fallait l'entendre! — C'est de le comble! voilà que Jeanne maintenant sait les noms de tous ces soldats! — D'un seul, maman, d'un seul... C'est celui qui, l'autre jour, a amené Jupiter...”

“ Grand'maman a eu un accès de fou rire... Comme elle est gaie, grand'maman!... Ce matin, dans l'escalier, elle chantait! Devaient-ils être bons, les renseignements donnés par ce général!...”

“ Après le déjeuner, je me suis emparé de sa lettre... Comme elle est élégante dans sa simplicité! La voici textuellement: *Monsieur, j'ai reçu l'invitation que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser pour le mercredi 11 juin. Je l'accepte avec le plus grand plaisir et la plus grande reconnaissance. J'ai appris avec beaucoup de plaisir que mademoiselle votre fille était contente du cheval... Daignez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux...*”

“ C'est exprès, j'en suis bien certaine, qu'il a répété deux fois le mot *plaisir*... Il savait que je verrais la lettre... Il tenait à bien appuyer sur cette idée-là.”

— “ *Mardi 10 juin.* Je dîne demain chez elle.”

— “ *Mardi 10 juin.* Il dîne ici demain.” Et nous arrivons au grand jour du dîner. A toi le récit du dîner.

— Veux-tu me croire? ma Jeannette... Restons-en là pour aujourd'hui... Et d'abord, regarde donc un peu quelle heure il est.

— Oh! deux heures du matin!

— Oui, deux heures du matin! C'est déjà une bonne raison pour nous en tenir là... Ce n'est pas la seule... Je crois qu'à partir de maintenant nos écritures vont devenir terriblement monotones. Ce sera de l'amour! Il n'y aura plus que cela dans nos petites notes... dans les miennes, au moins.

— Dans les miennes aussi.

— Et de l'amour comme tout le monde, de l'amour avec la liberté de nous voir, de l'amour avec la liberté de nous parler... Dès que j'ai pu te regarder de tout près, le beau mérite de t'avoir vue telle que tu es, c'est-à-dire la plus jolie et la meilleure de toutes les femmes! Le beau mérite de t'avoir aimée! Non, vois-tu, ce qui a été rare et délicieux dans notre roman, c'est son début. Nous nous sommes aimés en quelque sorte d'instinct, à distance, à première vue, sans avoir besoin de nous parler ni de nous connaître. Tout de suite, quant à moi, à travers tes yeux, j'ai lu dans ton âme. Depuis le 11 juin, le jour du dîner, jusqu'au 17 août, le jour du mariage, nous avons échangé bien des paroles et bien des paroles; nous nous sommes dit de bien douces et de bien gentilles choses; mais jamais, ma Jeannette, jamais il n'y eut entre nous de conversation plus tendre, plus passionnée, que cet absurde dialogue, dans la cour, près de l'écurie, devant Jupiter et Picot. J'ai été pris ce jour-là d'une telle émotion que j'ai senti que c'en était fait à jamais de ma destinée. Je suis sorti de cette petite cour de la rue des Arcades avec la certitude que tu serais à moi et que ma vie entière se passerait à tâcher de te rendre heureuse... Il y a bientôt deux ans de cela... Jusqu'à présent, mon amour, ai-je réussi?

— Oh! oui, mon ami. Oh! oui!...

Elle n'était plus sur le petit pouf... Elle était sur ses genoux... Et, laissant de côté les petits cahiers, ils ne lurent pas plus avant ce soir-là.

LUDOVIC HALEVY,
de l'Académie Française.

La prima donna suédoise, Sigrid Arnoldson, obtient un grand succès au théâtre Souzaño, à Florence. On l'appelle la nouvelle Patti, et elle attire une foule immense. Un journal italien fait remarquer à son sujet une particularité curieuse: c'est que son mari est un neveu de feu le n. a. quis de Caux, le premier mari de Mme. Patti.

Chez certaines nations de l'Orient la musique s'est développée à un degré supérieur à ce que l'on croit.

En Chine, par exemple, la musique joue un rôle important. Les Chinois ont de grands orchestres, de nombreux instruments.

Les Arabes, eux aussi, ont atteint une grande perfection en musique; ils ont dix-huit modes ou manières de chanter, qui expriment des émotions différentes: joie, tristesse, amour, ardeur guerrière, etc. Ils se vantent d'avoir des théoriciens et des exécutants musiciens remarquables. Mais ce qui vaut mieux, c'est que les mélodies des Arabes et leurs procédés musicaux ont donné naissance à plusieurs danses espagnoles: la Sarabande, la Chila, le Fandango, le Bolero, etc.

Les morceaux de musique exécutés lors du service funèbre de Carlotta Patti, il y a quelques mois, furent des mieux choisis. La cérémonie eut lieu à S. Pierre de Chaillot, près Paris; une assistance très grande s'y trouvait.

Durant le service, le bariton Ciampi-Cellay chanta le *Pie Jesu* de Stradella, et le violoniste Paul Viardot joua la *Vision de Jeanne d'Arc* de Gounod.

Sir Arthur Sullivan travaillé activement à son nouvel opéra *Ivahohe*, qui sera, pense-t-on, un grand succès.

Il n'a encore fait que deux engagements pour les principaux rôles: Ben Davies, le ténor, pour le rôle d'Ivahohe, et Eugène Oudin, bariton américain, pour celui du Templier.

La première représentation aura lieu dans la première semaine de novembre, à Londres, pour l'ouverture du nouveau théâtre Shaftesbury.

L'éminente pianiste Mme. Careno, bien connue à Montréal, vient d'obtenir un brillant succès, devant un auditoire d'élite, dans un concert qu'elle a donné dernièrement à Londres. Le programme était varié et pas trop long. Le jeu de Mme. Careno est d'une correction parfaite et d'un sentiment remarquable. Elle a joué trois morceaux: quartette No. 37 d'Haydn; quintette en C. majeur, Mozart; et septette de Beethoven.

LE Canada Artistique

1857 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Boite, 324. B. P.

Le CANADA ARTISTIQUE est une publication mensuelle, spécialement dévouée à la musique, aux beaux arts et à la littérature.

Le prix de l'abonnement est de \$3.00 par année.

Chaque numéro contient huit pages de musique gravée et 16 pages de texte.

Un numéro échantillon sera envoyé à toutes les personnes qui nous enverront 25 cents.

Les chanteurs et instrumentistes sont priés d'envoyer leur adresse à l'éditeur du CANADA ARTISTIQUE. Lorsqu'il se présentera des engagements, on les leur fera parvenir sans délai.

CATALOGUE DE MUSIQUE VOCALE.

Sur réception du prix marqué les morceaux suivants seront envoyés (franc de port) aux personnes qui en feront la demande. Ce catalogue sera suivi de plusieurs autres contenant toutes les nouvelles publications de France et des Etats-Unis. Nous enverrons aussi, sur demande, n'importe quel morceau de chant, piano, ou toute autre publication sur réception du prix.

Absence.....	Beethoven	.30	Drapeau (le) de Carillon.....	Sabatier	.35	LES BAVARDS—c'est l'Espagne.....	Offenbach	.50
A Colombine.....	Massenet	.50	Drin, drin, drin, Chansonnette.....	Margeot	.25	Les myrtes sont fêtrées.....	Faure	.50
Adieu, Noble Coursier.....	Heurion	.40	Dur d'oreille, scène comique.....	F. Boissière	.35	Les Rameaux.....	Faure	.50
Ah! dis-moi.....	Rupès	.25	Elle ne croyait pas.....35	Les roses, valse.....	Métra	.75
Ah, non credea.....	Bellini	.65	Endors-toi, Bar.....	Scuderi	.35	L'été—Valse chantée—Mez. Sop.....50
Ailes de l'amour (les).....	A. d'Hack	.25	Fleurs de Mai, valse.....	Wekerlin	.50	Le Sorrent.....	Mozart	.50
Aimez-moi.....	F. Chopin	.50	Fleurs des Alpes.....	Wekerlin	.50	L'étranger.....	G. Alary	.35
A la France.....	Planquette	.25	Flora (boiero), difficile.....	Prum	1.00	Lettre d'une cousine à son cousin	C. Lecocq	.35
Alléluia d'amour.....	Faure	.60	GENEVIEVE DE BRABANT.....	Offenbach	.35	L'oiseau s'envole, Bar.....	Paul et Virginie	.30
Allons, saisissez.....	L. Clapisson	.50	En passant sous la fenêtre.....35	Medjé.....	Gounod	.50
Alsace et Lorraine.....	Ben. Layoux	.25	Une poule sur un mur.....35	Message d'amour, valse ariette.....	Gounod	.75
Amours et Fleurs.....40	Grâce à vous, mesdemoiselles.....35	N'effeuillez-pas les marguerites	Villebichot	.25
Ange du Paradis (Mireille).....	Gounod	.30	Gentil printemps.....	Rivière	.50	Ne t'en souviens-tu pas?.....	Streabboy	.35
Aubade à la fiancée.....	Gobbaerts	.60	Hymne à la nuit, Bar.....	Gounod	.70	Noel.....	Gounod	.50
Au printemps.....	Gounod	.50	Il Bacio—Le Baiser, Valse.....	Arditi	.60	Noel (tenor).....	Adam	.40
Ave Maria.....	Gounod	.75	Il va venir (La Juive).....	Halévy	.50	Nuit d'été, Sop. ou Ténor.....	Lavallée	.50
Ave Maria.....	Millard	.40	Imprecation, Bar.....	Fesca	.70	Oh! dites-lui.....	Kotschoubey	.35
A vos pieds, hélas, me voilà. (Mireille)	Gounod	.30	J'ai perdu celle.....	N. G. Bach	.40	O Luce di quest' anima.....	Donizetti	.65
Baisers d'autrefois (les).....	Geo. Donay	.40	Je suis jaloux, valse chantée.....	Rupès	.50	O ma lyre immortelle (Sappho).....	Gounod	.75
Baisers de ma mère.....	E. Arnaud	.50	Jésus de Nazareth, Bar.....	Gounod	.75	O mon cher aimant (la Périclole)	Offenbach	.50
Bal de la rose (le).....	Boissière	.35	Je t'aimais.....	Pinsuti	.50	Où voulez-vous aller?.....	Gounod	.35
Bal d'enfants, Valse.....	Wekerlin	.35	Judith, scène et air.....	J. Concone	.60	Ouvrez.....	J. Dessaner	.75
Bal (le), Valse chantée.....	Mercier	.25	L'Abelle.....	Gariel	.35	Pauvre France.....35
BARBE BLEUE—Y a des bergers.....	Offenbach	.35	LA BELLE HELENE—Amours divins	Offenbach	.35	Pauvres amoureux.....	Tagliabico	.35
V'là z'encor de drol's.....35	Au cabaret du labyrinthe.....35	Pensée d'amour.....	Schubert	.30
Pierre un beau jour.....35	Au mont Ida trois déesses.....35	Plaisir d'amour.....	Martini	.30
Pourquoi qu'ils ni font.....35	Où me nomme Hélène la blonde.....35	Pourquoi?.....	Faure	.50
Bavarde (la), Chansonnette.....	Leduc	.35	Un mari sage.....35	Prière à la Vierge Marie.....	L. Albites	.50
Bête du bon Dieu (la).....	A. d'Hack	.25	Venus au fond de nos âmes.....35	Quand de la nuit (L'éclair).....	Haliyev	.75
Blondine.....	Gounod	.75	Ces roses remplis.....35	Rappelle-toi.....	G. Rupès	.35
Blondine.....	A. d'Hack	.25	Là, vrai, je ne suis pas coupable.....35	Réponds, petite fleur.....	Streabboy	.35
Boléro de la bohémienne (le).....	L. Durand	.50	La Bergeronnette.....	A. Chondens	.50	Robert, toi que j'aime. Cavatine.....50
Bonheur, Es-tu là, Ten.....	D. Valentini	.35	La Charité.....	Faure	.50	Rouance du Baiser (la Mascotte).....50
Bonjour Suzon.....	Léo. Delibes	.50	La course aux papillons.....	L. Bordèse	.25	Rose, souviens-toi.....	Rupès	.20
Bonsoir, Maman.....	Puolo Tosti	.35	La femme du pêcheur.....	A. Thévenet	.30	Sancta Maria.....	Faure	.35
Bretelles (les) Chansonnette.....	Chalton	.30	La fillette aux chansons.....	Guion	.25	Séparation.....	Rossini	.40
Ca mord, Chansonnette.....	A. d'Hack	.25	L'âge de l'amour.....	Lecocq	.30	Sérénade, Mez. Sop.....	Gounod	.55
CARMEN, Habanera.....	Bizet	.50	LA GRANDE DUCHESSE.....	Offenbach	.35	Sérénade.....	Schubert	.50
Les Tringles des Sistres.....50	Dites-lui.....35	Sérénade.....	S. Scuderi
Près des Remparts de Séville.....50	Le sabre de mon père.....35	Sérénade tirée de Ruy Blas.....55
Chanson de Torriador.....60	Ah! que j'aime les militaires.....35	Si tu savais.....	Balfe	.55
Cavatine de Marguerite (Pré-aux-Clercs)	Hérold	\$1.50	Légende du verre.....35	Si vous croyez (Chanson de Fortino)	Offenbach	.35
Célébrons le Seigneur.....	Rupès	.50	Allez, jeunes filles.....50	Sombres forêts (Guillaume Tell).....40
C'est un oiseau qui vient de France	Boissière	.50	Pour épouser une princesse.....35	Soupirs.....	Faure	.50
C'était une roi de Thulé (Faust).....	Gounod	.30	La Lisette de Béranger.....	Bérat	.35	Souvenir de Rome.....	E. Paladilhe	.60
Chacun le sait (Fille du Reg).....	Donizetti	.40	La Marseillaise.....25	Stances à l'océan.....	Prosper Cadmus	.35
Chagrin d'amour.....	Mme. Malibran	.30	La Mascotte (duetto).....35	Stella, Valse.....	Faure	.75
Charité (la).....	Faure	.35	La nuit.....	Lalaste	.50	Tant que le jour dure.....	Leo Delibes	.50
Charlotte Corday.....	Bordèse	.85	La nuit, valse.....	Ghele	.75	Temple, ouvre-toi, bar.....	Gounod	.50
Chanson Lorraine.....	Lacome	.40	La Pigeonne.....	Bernicot	.25	Tout ici me le rappelle. Cavatine (Les Paritains)	Bellini	\$1.00
Chanter et Souffrir.....	Gounod	.30	L'apostat (Basse).....	Bordèse	.30	Tout nous dit d'espérer.....	G. Rupès	.50
Chant National.....	Lavallée	.25	La reine Mignonne.....	G. Braga	.75	Une fleur pour réponse.....	Massini	.25
Colinette, Chansonnette.....	Dufils	.35	L'auror de l'amour.....	J. Callacots	.40	Un secret.....	G. Alary	.35
Connais-tu le pays (Mignon).....	A. Thomas	.50	Le Bal d'oiseaux.....	Lacome	.50	Valse des Feuilles.....	Faure	.50
Cours, mon aiguille.....	V. Massé	.30	Le beau Danube bleu, valse.....	Wekerlin	.75	Va mon vaisseau.....	Streabboy	.35
Dans le bois, berceuse.....	V. Massé	.35	Le Calvaire.....	Gounod	.50	Vive la France.....	E. Lavigne	.25
Dans les fleurs, S. T. Bar.....	Faure	.50	Le ciel a visité la terre.....	Gounod	.50	Vous me trompez, Ubansonnette	C. E. Cohen	.50
Dans ma coupe.....	F. Boissière	.35	L'éclat de rire.....	Auber	.40			
David chantant devant Saul.....	Bordèse	.60	Le Crucifix.....	Faure	.35			
Dernier amour.....	Rupès	.30	Le chat gris. Chansonnette.....30			
Désillusion.....	G. Rupès	.50	L'Evurs du Ciel.....	Moreau	.25			
Deux Sœurs Jumelles (chansonnette).....35	Le premier jour de bonheur.....	Auber	.35			
Doute et bonheur (tenor).....	M. Graziani	.40	Le printemps, valse.....	Titto Mattei	.75			
			Le Vallon.....	Gounod	.50			
			Le réveil.....	Wekerlin	.35			

A. FILIATRAULT,

Editeur du "CANADA ARTISTIQUE,"

Boîte 324, P. O.

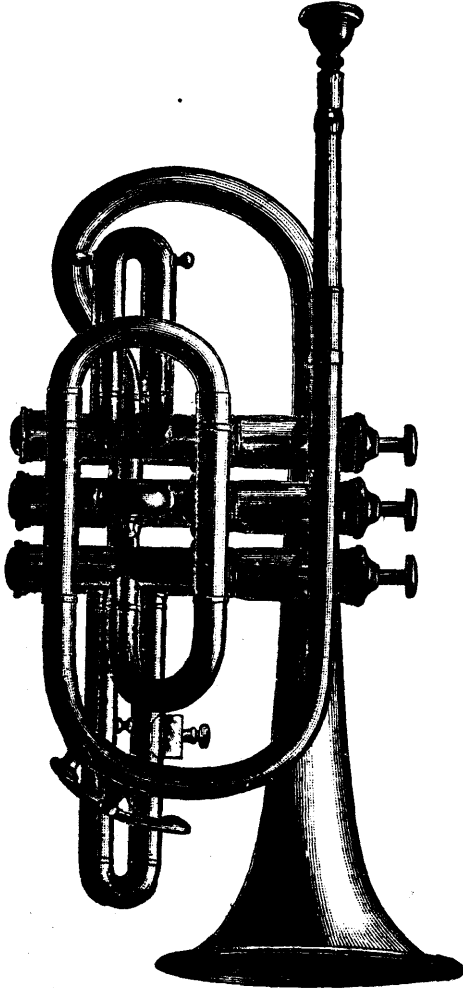
Instrumente de Musique en Cuivre

POUR FANFARES ET HARMONIES

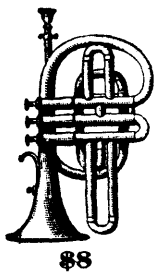
VENDUS EN DETAIL AU PRIX DU GROS.

LAVIGNE & LAJOIE 1657 Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

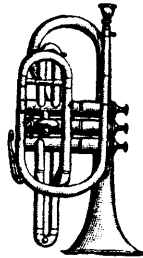
CORNETS A PISTONS (de manufacture française, de Paris.)



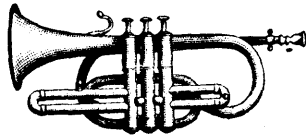
Bb Cornet, \$12.00.



\$8

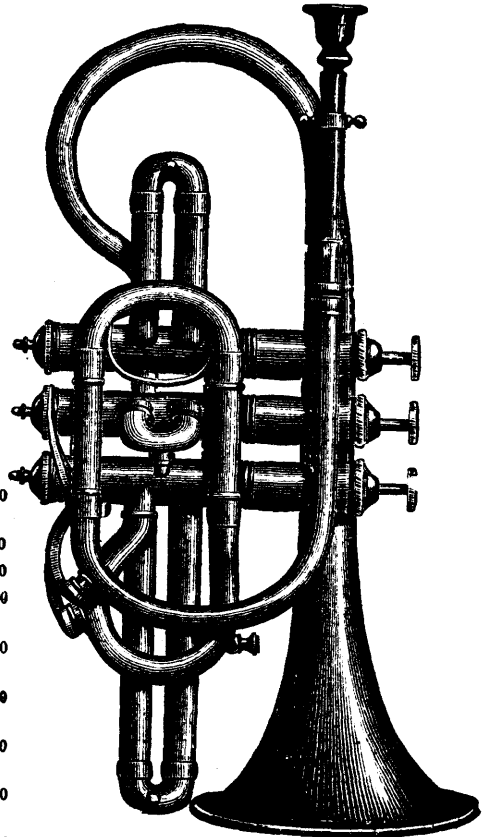


\$25

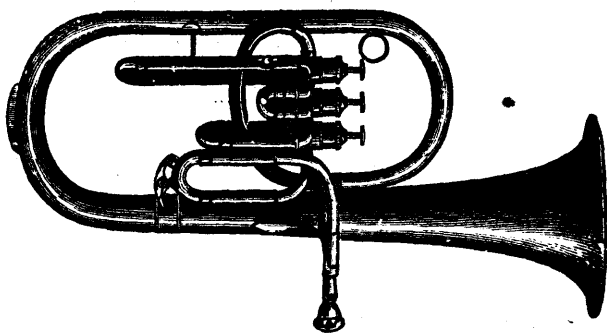


\$16

- Cornet Bb, à 3 trois pistons \$ 8 00
- Cornet C, avec un ton de rechange en Bb 8 00
- Cornet Bb, meilleur 10 00
- Cornet Bb, modèle Périnet 16 00
- Cornet Bb, modèle Courtois, avec 2 clefs pour l'échappement de l'eau 25 00
- Cornet Bb, avec clef pour l'eau, modèle Besson (soigné) 25 00
- Cornet Bb, modèle Courtois (extra supérieur) 35 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) en cuivre 20 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) nickelé 25 00
- Cornet Eb, de \$10, \$12, \$15, \$20, \$25 et \$30



Cornet Bb, Model Courtois, \$35.



Alto Eb, Net, \$15 (avec une clef pour l'eau).

- Alto Eb, modèle de l'Alto ci-dessus, net \$15 00
- Tenor Bb, " " " 18 00
- Baryon Bb, " " " 18 00
- Basse Bb, " " " 22 00
- Contrebasse E, " " " 28 00

Instrumente de Musique Thibouville Lamy

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$8, \$10, \$16, \$18, \$20, \$25, \$30 et \$35 00
- Cornets Eb, de \$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25 et \$30 00
- Contraltos Bb, de \$10, \$12, \$15, \$20 et \$25 00
- Altos Eb, de \$18, \$20 et \$25 00
- Tenors Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Barytons Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Basses Bb, de \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contrebasses Eb, de \$30, \$35, \$40, \$50, et \$60 00
- Trombones Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00

Instrumente de Musique de Henry Pourcelles

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$50 00
- Cornets Eb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contraltos Bb, de \$20, \$25 et \$30 00
- Alto Eb, de \$25 00
- Tenor Bb \$30 00
- Baryton Bb \$35 00
- Basse Bb \$10 00
- Contrebasse Eb \$48, \$60 et \$75 00
- Trombones Bb, de \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Trombones Bb, à coulisses, de \$16 et \$20 00